

JOURNAL HELVETIQUE  
OU  
**RECUEIL**

DE  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

J U I N 1 7 6 2.



NEUCHATEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCLXII.

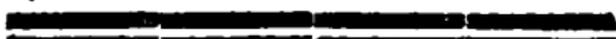




# JOURNAL HELVETIQUE.



J U I N 1762.



## E S S A I

Sur ces paroles : *Sur tout aiés entre vous une grande charité.*

I. Ep. Catholique de Saint Pierre chap. IV.  
v. 8.

**P**LUS une vertu est excellente , importante & utile , plus on doit s'y atacher. Or la charité étant de toutes les vertus celle qui tient le premier rang , il s'ensuit qu'on doit la cultiver avec tout le soin possible. Oui , une vertu si excellente , si aimable , si fortement recomandée , si propre à faire le caractè-

re distinctif des vrais Chrétiens , si digne de ceux qui portent ce glorieux nom & dont J. C. nous a fourni l'exemple le plus parfait, doit nécessairement avoir son siège dans notre cœur & paroître par nos actions.

La charité est cette noble disposition d'ame , qui nous porte à avoir pour notre prochain des sentimens d'amour aussi sincères & aussi réels que ceux que nous avons pour nous mêmes , & qui nous engage à lui procurer tous les avantages qui dépendent de nous , avec autant de sincérité & d'empressement que nous les recherchons pour nous memes.

Or par le prochain , il faut entendre tous les homes sans distinction de Nation & de Religion. J. C. dans la Parabole qu'il propose dans l'Évangile (\*), l'a décidé contre l'idée des Juifs , qui restreignoient ce mot à ceux de leur Nation. Ainsi la charité doit avoir pour objet tous les homes indistinctément , par ce qu'ils sont tous nos prochains ; *Dieu aiant fait naître d'un seul sang tout le genre humain (\*\*)*. Conséquemment il n'y a aucun home qui doit être exclu de notre amour , pas même nos ennemis , puis que J. C. nous ordonne expressément de les aimer , de les bénir , de leur faire du bien & de prier pour eux.

---

(\*) Luc X. 29. &c. (\*\*) Act. XVII. 26.

Cependant nous ne sommes pas tenus d'aimer tous les hommes également & dans le même degré. Autre est l'amour que nous devons à nos parens, à nos amis, & autre celui que nous devons à ceux avec qui nous n'avons pas les mêmes relations; autre est l'amour que nous devons à ceux qui sont de la même Religion que nous, & autre celui que nous devons à ceux qui sont d'une Religion différente; autre est l'amour que nous devons aux gens de bien, & autre celui que nous devons aux méchans; autre est l'amour que nous devons à nos Compatriotes, à nos Concitoyens, & autre celui que nous devons à ceux qui ne le sont pas. Je m'explique. On ne fauroit disconvenir qu'on ne doive plus d'amour à ses parens, à ses amis, qu'à ceux avec lesquels on n'a pas les mêmes liaisons; à ceux qui professent la même Religion que nous, qu'à ceux qui professent une Religion différente; aux gens de bien, qu'aux méchans; à nos Compatriotes, à nos Concitoyens, qu'à ceux qui ne le sont pas. Toutes ces distinctions sont fondées sur la nature, la raison & la Religion: De là vient que ST. PAUL nous ordonne *de faire du bien à tous, mais principalement aux domestiques de la foi* (\*).

Q q 3

(\*) Gal. VI. 10.

Qu'on fasse bien attention à ce qui constitue l'essence de la charité, & aux avantages qui en résultent; on reconnoitra que rien n'est plus grand, plus noble, plus sublime, plus digne de l'homme, cet être créé à l'image de Dieu qui est la charité même, Disciple d'un Maître qui a porté cette vertu au plus haut degré qu'il soit possible de concevoir.

En éfet, c'est la charité qui unit les hommes entr'eux; c'est la charité qui leur inspire ces nobles dispositions, ces doux sentimens qu'ils doivent avoir les uns pour les autres; c'est la charité qui règle la conduite qu'ils doivent avoir, & les moïens qu'ils doivent employer, pour vivre entr'eux d'une manière honête, tranquile, paisible; non dans les haines, dans les quèrelles, dans les dissensions; mais come des Etres qui ont un même Dieu pour Créateur, un même homme pour premier Père, un même Jésus pour Sauveur; qui sont apellés à participer aux mêmes avantages après la mort; qui sont doués des mêmes facultés, susceptibles des mêmes penchans, des mêmes foibleffes, des mêmes défauts, & qui conséquemment sont tous apellés à supporter quelque chose de la part les uns des autres.

Mais pour dire quelque chose de plus précis sur cette matière, & pour doner une idée plus juste & plus étendue de la charité, il

importe de décrire d'une manière plus particulière & moins générale les caractères de cette vertu, & les merveilleux effets qu'elle produit.

La charité nous inspire une douceur, une débonnairté, une honête condescendance pour tout le monde; elle nous rend doux, paisibles, humains, compatiffans, humbles, patients. Un home donc qui est animé de cette vertu, se trouve toujourns dans des dispositions favorables envers ses semblables, quel que soit leur procédé à son égard. Il fait réprimer ces mouvemens de colère, de haine, de vengeance dont tout home est susceptible lors qu'on lui fait du mal. Il fait qu'il faut pardonner, & même, s'il est possible, combler ses énemis de bienfaits, & il s'en aquite. Il évite, dans ses discours & dans sa conduite, tout ce qui pourroit heurter les autres, tout ce qui pourroit leur faire de la peine & les irriter. Rien n'est plus doux & plus agréable que son comerce, rien n'est plus obligeant que ses procédés. Il est toujourns disposé à servir, & à rendre les bons offices qu'on exige de lui. Il est émû de compassion à la vue des maux & des misères de son prochain; il s'empresse à le consoler, à le secourir & à lui prêter toute l'assistance dont il est capable. Tous ses sentimens, tous ses discours, toutes ses actions ne respirent que l'humilité.

On ne le voit point entiché de cet orgueil, qui fait que nous estimant trop nous mêmes, & regardant les autres come fort au deffous de nous, nous nous conduifons à leur égard avec fierté, avec hauteur, d'une manière qui les choque, qui les révolte & qui les indispose contre nous.

La charité fait que nous nous éloignons de toutes les voies poffibles de nuire à nôtre prochain, foit par raport a fa vie, foit par raport à les biens, foit par raport à fa réputation; elle veut, au contraire, qu'à tous ces égards, nous nous intéreffions vivement pour lui; c'est à dire, 1°. Que nous foions toujours prêts à facrifier tout ce qui dépend de nous, dès qu'il eft question de la confervation de fa vie; que nous lui prêtions dans cette vue tous les fecours & toute l'affiftance dont nous fomes capables; que nous ne cherchions jamais à la lui ôter, ni d'une manière directe, ni d'une manière indirecte. 2°. Que la poffeffion de les biens n'excite en nous aucun fentiment d'envie & de jalousie; que nous ne cherchions jamais à l'en priver & à les lui ravir, ni par force, ni par adrefle; mais qu'au contraire, nous aquiefcions aux ordres de la Providence, de qui il les a reçûs, & que nous travaillions à les lui conferver, & même à les augmenter avec autant de fincérité que nous le ferions pour nous mêmes.

3°. Que nous ne cherchions jamais à flétrir sa réputation, ni en lui imputant des défauts dont il est exempt & des fautes dont il n'est pas coupable, ni en publiant les défauts qu'il a, & les fautes qu'il a comises, ni en interprétant malignement ses actions & ses démarches, ni en portant des jugemens téméraires contre lui; mais que bien loin de là, nous prenions plaisir à entendre publier ses bonnes qualités, que nous interprétions favorablement sa conduite & ses démarches, autant que la nature de la chose dont il s'agit & les circonstances dans lesquelles il se trouve peuvent le permettre; que nous défendions sa réputation lors qu'elle est ataquée par quelques uns des endroits que nous venons de marquer, & que nous couvrions ses défauts & ses fautes, autant que l'intérêt de la Société peut le permettre, sans trahir la vérité & sans autoriser le mal.

Ce n'est pas tout. La charité exige sur tout que nous nous intéressions pour le salut de nôtre prochain. Manquer à un devoir de cette nature, ce seroit témoigner qu'on n'a pour le prochain qu'un amour foible; car puis que la charité nous oblige à nous intéresser pour sa vie, pour ses biens, pour sa réputation, elle doit, à plus forte raison, nous porter à nous intéresser pour son salut, qui est incomparablement plus précieux &

plus excellent que la vie , que les richesses & que la réputation , & sans lequel ces avantages ne font rien. Ce devoir résulte donc nécessairement de la charité ; or pour le remplir, trois choses sont absolument nécessaires ; savoir, l'instruction, la correction & le bon exemple.

1°. Nous devons, autant qu'il se peut, par nous memes, ou par d'autres, procurer à notre prochain la conoissance des vérités dont il doit être instruit, & des préceptes qu'il doit suivre pour arriver au salut, sans mettre en œuvre la force & la violence, mais en tâchant de le convaincre & de le persuader de la force de ces vérités, & de l'importance de ces préceptes.

2°. Nous devons le reprendre lors qu'il péche, en faisant usage des moyens les plus propres à le ramener, tels que sont la douceur, la prudence, l'humilité & la fermeté.

3°. Nous devons lui être en bon exemple, en vivant d'une manière qui l'incite à bien faire, & en évitant tout ce qui pourroit le scandaliser, l'entraîner au mal & lui donner lieu de porter un jugement défavantageux sur notre compte.

La charité n'est pas seulement utile à ceux qui en sont les objets ; elle procure aussi de grands avantages à ceux en qui elle se trouve. En éfet, quoi de plus doux & de plus agréa-

ble , que d'aimer sincèrement ses semblables, de leur doner des témoignages de cet amour & d'en être aimé à son tour ! N'est-ce pas une satisfaction bien grande & un plaisir des plus doux d'être intimément uni avec tout le monde , & de n'effuier aucun de ces désagrémens , suites ordinaires des mésintelligences & des inimitiés auxquelles un défaut de charité peut doner lieu ? Un home en qui cette vertu réside , se trouve toujours dans une situation d'esprit tranquile. Come il aime réellement ses semblables , il n'est point inquieté ni tourmenté par des passions rongeantes & tumultueuses , incompatibles avec la vraie charité. Il ressent une véritable satisfaction toutes les fois qu'il arrive aux autres quelque chose d'intéressant & d'avantageux ; il n'en éprouve aucun déplaisir ; cela n'excite en lui aucun sentiment de chagrin. Tandis qu'un home qui manque de charité se procure une infinité de chagrins , d'embarras & de désagrémens. En proie à une multitude de passions , adonné à une multitude de vices , il ne jouit d'aucun repos , d'aucune tranquillité , d'aucun contentement. L'envie , la jalousie , la colère , les haines , les desirs de vengeance , la calomnie , la médisance , sont autant de passions & de vices propres à le tourmenter & à lui atirer des embarras & des désagrémens sans nombre.

Come il ne cherche qu'à nuire à autrui, il croit toujours avoir lieu d'en attendre le retour ; aussi est-il dans des craintes & dans des défiances continuelles. Lui arrive-t-il quelque événement facheux, ou intéressant, il a la douleur & le déplaisir de voir que personne n'y est sensible & ne partage avec lui sa joie, ou son chagrin. A-t-il besoin du secours d'autrui, il ne l'obtient qu'avec peine, ou on le lui refuse. Forme-t-il quelque entreprise dont le succès dépende de l'aide & de la bienveillance d'autrui, ou il ne réussit point, ou il ne réussit qu'avec peine. Car quoi qu'il ne nous soit pas permis de haïr ceux qui ne nous aiment pas, & qu'au contraire, nous soions indispensablement obligés de les aimer, & de leur donner toutes les démonstrations possibles de cet amour, on n'est cependant que trop enclin à faire le contraire. Ainsi le moyen d'être aimé des autres, & de jouir des avantages attachés à cet amour, c'est de les aimer & d'éviter tout ce qui pourroit nous attirer leur inimitié.

L'homme est susceptible de sa nature de tant de passions, de desirs, de mouvemens divers, que sans la charité, on ne verroit que troubles, qu'animosités, que fraudes, qu'injustices parmi les hommes, & la Société deviendroit un théâtre affreux de toutes sortes de vices & de désordres. On seroit perpétuel-

lement en bute à la malice les uns des autres , on en ressentiroit chaque jour les funestes effets , on se porteroit aux actions les plus noires ; l'inocence seroit opprimée , la bone foi violée , les biens usurpés , la réputation ravie ; on vivroit dans des haines & dans des guerres perpétuelles. La charité prévient tout cela , elle est un remède infailible contre tous ces maux. *La charité est patiente ; elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité n'est point insolente ; elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle n'est point mal honête ; elle ne cherche point son intérêt ; elle ne s'aigrit point ; elle ne soupçonne point le mal. Elle se réjouit de la vérité. Elle excuse tout , elle croit tout , elle espère tout , elle supporte tout : C'est la magnifique description qu'en fait ST. PAUL dans le chap. 13. de sa première Epitre aux Corinthiens. D'où il paroît que si on s'attache à la charité , que si on la cultive avec soin , on s'aquitera par cela même de tous les devoirs envers le prochain , on pratiquera par cela même toutes les vertus & on s'éloignera de tous les vices & de tous les déreglemens que produisent les passions. Dès là on verra régner la plus parfaite union parmi les homes , on les verra se doner mutuellement des marques réelles de leur amour & de leur affection , & éviter avec tout le soin possible les moïens par lesquels ils pourroient se nuire.*

De ce qui vient d'être dit , il fuit évidemment que la charité est une vertu très-excellente , très importante & très utile , tant par les admirables effets qu'elle produit , & par rapport aux autres , & par rapport à nous mêmes , que par sa conformité avec la nature de l'homme & avec la raison. Aussi est-ce de toutes les vertus celle qui nous est le plus fréquemment recommandée. J. C. nous la prescrit de la manière la plus expresse & la plus positive. Il la fait envisager comme le caractère du Christianisme , comme la marque à laquelle on reconoit ceux qui sont ses Disciples , en sorte que ce seroit vainement que nous voudrions nous attribuer ce glorieux titre , si nous n'étions pas animés de cette vertu. Par tout & dans toutes les occasions les Apôtres en pressent vivement la nécessité. Ils la dépeignent par les traits les plus magnifiques & les plus propres à en faire sentir la beauté , l'utilité & l'excellence. Tantôt elle est représentée comme un *bien parfait* ; tantôt comme une vertu sans laquelle la foi , les dons miraculeux , les actes de bénéficence , le martyre même ne sont d'aucun mérite ; tantôt comme la *Loi parfaite* , la *Loi royale* , capable par conséquent de produire les actions les plus grandes , les plus nobles , les plus généreuses ; tantôt comme une vertu sans laquelle on se vante inutilement d'aimer Dieu. En effet , l'amour de Dieu & l'amour

du prochain sont si intimément liés ensemble, que l'un suppose nécessairement l'autre, enforte que quiconque n'aime pas son prochain, témoigne par cela même qu'il n'aime pas Dieu. ST. JEAN (\*) établit cette vérité lors qu'il s'exprime ainsi: *si quelqu'un dit j'aime Dieu, & qu'il haïsse son frere, il est menteur; car celui qui n'aime point son frere qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?*

Revenons à J. C. Ce divin Sauveur ne s'est pas contenté de nous recomander la charité come le précepte le plus essentiel du Christianisme, il nous en a donné l'exemple le plus admirable & le plus accompli; il l'a portée au plus haut point qu'il soit possible d'imaginer. En effet, pourquoi cette manifestation en chair, pourquoi ces bienfaits signalés répandus sur tant de personnes, pourquoi ces guérisons miraculeuses, pourquoi ce support envers ses plus cruels ennemis, pourquoi ces mauvais traitemens qu'il a reçûs, ce mépris dont il a été l'objet, ces injures dont on l'acabloit, ces souffrances qu'il a essuées, ce cruel & ignominieux genre de mort qu'il a enduré; pourquoi, dis-je, tout cela, si ce n'est qu'il étoit animé d'un amour des plus ardens & des plus vifs envers le genre humain? Après cela, quels motifs, quels

---

(\*) I. Ép. IV. v. 20.

puissans motifs n'avons nous pas de nous atacher à la charité ! Comment un si bel exemple ne nous inspireroit-il pas du goût & de l'attachement pour une vertu si belle & si aimable ? Pourroit-il se trouver des gens assez insensés pour négliger cette vertu , pendant que leur Rédempteur , sur les traces duquel ils doivent marcher , leur en a laissé un modèle si beau ?

Cependant quelque belle que soit cette vertu , quelques formels que soient les commandemens qui nous en prescrivent l'observation , quelques pressans que soient les motifs que nous avons de nous y atacher inviolablement , comme pouvant contribuer à notre avantage & à celui des autres , & nous procurer une félicité éternelle après la mort , il n'arrive que trop qu'on en viole à plusieurs égards les devoirs , & cela de la manière la plus directe. Pour s'en convaincre, jettons un moment les yeux sur plusieurs vices & plusieurs désordres, qui ne sont malheureusement que trop fréquens & trop ordinaires chés les Chrétiens , & qui prouvent manifestement qu'on manque de charité. N'en voit-on pas qui sont divisés, désunis & brouillés pour les sujets les moins de conséquence ? Une légère offense, un manque d'égard, un vil motif d'intérêt, suffit pour fermer la division entr'eux. N'en voit-on pas qui

qui font durs & inhumains , entièrement infensibles à la misère & au malheur des autres , qui ne s'emploient nùllement à les secourir , qui ne vivent que pour eux mêmes , & qui , pourvù que le train de leurs affaires soit en bon ordre & que tout succède selon leurs desirs , ne se mettent en peine de persone ? N'y en a-t-il pas chés qui l'envie & la jalousie font des vices règnans à un tel point , qu'il n'y a rien qu'ils ne soient capables d'entreprendre en vùe de nuire à ceux qui font les objets de leur envie & de leur jalousie ? D'autres ne font-ils pas vindicatifs , calomnieurs , médifans ? Tout cela n'arriveroit pas si on avoit les uns pour les autres un amour vif , sincère , actif. Au lieu des discordes , on chercheroit à être uni , on se supporteroit mutuellement , on ne nourriroit pas des sentimens de haine , on ne conserveroit pas des desirs de vengeance. Au lieu de cette insensibilité aux maux des autres , on seroit émù , touché , pénétré de compassion à leur égard , on s'empreseroit par conséquent à les secourir ; on ne vivroit pas uniquement pour soi même , on auroit aussi à cœur l'intèret des autres. Au lieu de concevoir du chagrin des avantages d'autrui , on en éprouveroit du plaisir & de la joie , & on éviteroit par là bien des maux , qui font une suite de l'envie & de la jalousie. Au lieu de

chercher à doner atteinte à la réputation du prochain par des calomnies, on s'abstiendrait d'inventer sur son compte, & bien loin de mettre au jour des fautes & des défauts qui devroient être ensevelis dans l'obscurité, on travailleroit à les couvrir du manteau de la charité.

Maintenant qui n'admira pas les avantages inestimables que procure la charité ? Où est l'homme qui ne fera pas puissamment animé du delir d'en faire sa principale étude, come d'une vertu qui l'aprophe de Dieu & d'où dépend le bonheur, le repos, & la sûreté des Sociétés ? O vous qui, jusques ici avés négligé cette vertu, atachés vous par dessus toutes choses à la pratiquer ; envisagés vôte prochain come un Etre avec lequel vous devés avoir d'étroites liaisons ; aiés pour lui les sentimens les plus tendres & les plus affectueux. C'est par là que vous soutiendrés la qualité de Chrétiens que vous portés. C'est par là, que pleins de bonté, de douceur, de patience, de suport, vous remplirés un devoir tout à fait essentiel & indispensable.

ST. AUBIN.

## HISTOIRE

*Du Mariage de Mlle \*\*\*. écrite par elle même  
à une amie.*

QUELLE est ton injustice, ma chère JULIE ? Ton esprit toujours esclave des préjugés, me fait un crime de la démarche la plus juste & la plus honête. „ Le divorce le plus „ légitimement demandé, me dis-tu, n’honore „ jamais une femme ; les idées d’inconfiance „ & de coqueterie sont les moins déformables „ vorables, qu’on en conçoit : L’on attribue „ presque toujours à un principe vicieux, „ ce que tu dis n’être en toi, que la suite d’une „ nécessité urgente, & des réflexions les „ plus mûres. “ Tu prétens encore, ma chère JULIE, que malgré l’importance du cas où je me trouve, malgré ces noirs chagrins, ces troubles continuels, cet état de servitude, où je me vois réduite depuis si longtems, la raison consultée me doneroit la force de me familiariser à mon cruel martyre ; que ses leçons & les lumières me feroient sentir le ridicule, & le tort même que me feroit le succès de mon dessein. Tu veux m’effraier. D’affreux remords, selon toi, tiranniseront bientôt ma conscience ; j’aurai brisé un lien con-

facré par les Ministres de l'Eternel, un engagement formé en sa présence, à la face de l'Eglise; je me ferai soustraite à des obligations, dont rien ne dispense légitimement. Selon toi, tout mariage est saint, soit qu'il soit volontaire, soit qu'il soit l'effet de l'obéissance & de la soumission. La solution d'un lien si sacré est rarement, & peut être jamais, excusable devant Dieu; je dois craindre ses jugemens. &c....

Hélas! ma pauvre JULIE! Quelle est ton erreur! - Tu prêches Raison, sans la consulter: Tu m'objectes la Religion, sans en connoître l'esprit. Une bigote imposture a séduit ton jugement. Tu parles, non selon tes idées, (tu ne prends pas la peine d'en former qui te soient propres,) mais selon ton éducation de jeunesse. Je veux t'apprendre à penser. Lis ces réflexions, que je t'envoie avant de te faire l'histoire de mon mariage; c'est sur leurs principes que tu me jugeras. J'espère que je te paroîtrai ensuite raisonnable, pieuse, fondée dans mon projet. Tu m'auras l'obligation de t'avoir instruite, & j'aurai le plaisir de raisonner avec toi.

Peut-on s'empêcher de condamner hautement, l'injustice, je dirai volontiers l'impiété, de la plupart des homes, qui attribuent aux desseins de la Providence, les arrangements de leur fantaisie, des résolutions, des

conduites dictées ordinairement par l'intérêt, souvent même par des vûes plus criminelles encore ? Come s'ils étoient inspirés d'en-haut, ils ne rougissent pas de dire hardiment, que l'Eternel a résolu, ou ratifié les caprices de leur volonté, de leur ambition, ou de leur fordidie avarice. Nos parens prétendent, que le Ciel nous a destinés à l'état, que leur supériorité intéressée nous force souvent d'embrasser. Nous devons, sans murmure, être les victimes soumises de leur opinion, tandis qu'ils nous font manquer par cette injustice, nôtre véritable destination. Serons nous coupables après cela, si par une conviction parfaite, conoissant l'erreur à laquelle nos Parens nous ont sacrifié, nous tâchons de rentrer dans les voies de la Providence, qu'elle nous découvre miséricordieusement ; quelquefois il est vrai, un peu tard, mais toujours quand il lui plait. Ce sont des graces, dont nôtre docilité doit nous rendre dignes. C'est ce qu'elle a fait à mon égard depuis longtems, & qu'elle me découvre encore plus clairement aujourd'hui.

Ma Raïson, trop tard développée, m'a enfin decillé les yeux. Un scrupule mal fondé, me fit come toi, regarder long-tems come indissolubles des liens formés solennellement. Mais JULIE, écartons les préjugés d'une dévotion aveugle, suite d'une éducation peu

éclairée : Quel compte me demandera l'Éternel d'une promesse , que je ne lui ai point faite , d'un engagement que je ne formai aux yeux des homes , qu'après avoir long-tems résisté au pouvoir qui m'y contraignoit , qu'après les refus les plus humilians pour mon Mari , s'il avoit pû y être sensible ; qu'après enfin avoir été ébranlée par des raisonnemens séduifans , des menaces vives , & des espérances consolantes , qui ne se font point réalisées.

Dieu voit le fonds des cœurs ; il ne nous demandera compte que des obligations , que nôtre volonté aura contractées ; or , je te prie de confiderer , si un Mariage forcé , tel qu'a été le mien , peut m'avoir imposé une obligation si inviolable.

L'on distingue en éfet dans la cérémonie du Mariage deux engagements : L'un devant Dieu , par les promesses du cœur & l'intention ; l'autre devant les homes , par les cérémonies extérieures d'un Contrat , & de la bénédiction d'un Ministre. Le premier engagement est un engagement de Religion , qui oblige envers Dieu ; le second est un engagement de police , qui n'oblige qu'envers les homes. Nos Pères au comencement du monde, fidèles au premier , ne conoïssent point encore le second. Leur franchise & leur innocence étoient les seuls motifs de leur fidélité.

Je ne crois pas avoir vû dans aucun endroit de l'Écriture, que les premiers mariages aient été faits autrement, que par un consentement mutuel, sans cérémonies, ni présences de témoins. On se plaisoit; on se promettoit sa foi; on étoit uni: La pureté des mœurs, la constance naturelle, l'ignorance des caprices luxurieux, qui ont corrompu les siècles suivans, rendoient leurs nœuds indissolubles. Mais dans la suite, l'empire supérieur des passions corrompant les mœurs, l'homme s'est dégouté des plaisirs licites & naturels; son humeur devenue volage, par la prévarication, a craint la gêne. Bientôt il n'y eût plus eût de mariage durable, d'union constante; la Société eût été bouleversée, par la rupture des mariages, suites des désunions intestines, peut-être même par un choix indistinct dans le comerce des deux sexes, si les Loix n'étoient venues arrêter ces désordres dès leur origine. La sagesse les dicta: Elles n'avoient encore de pouvoir que pour maintenir les mariages formez par l'inclination. Mais, come les plus sages établissemens dégénèrent souvent, les parens ont ensuite abusé de ces Loix, pour forcer la volonté de leurs enfans, qui par soumission ou par faiblesse, ont plusieurs fois été sacrifiés à l'ambition ou au caprice. Nous en voions des exem-

ples tous les jours ; quand est-ce hélas ! qu'on en préviendra l'abus ?

Tel est le point de vûe sous lequel on doit considérer l'engagement du Mariage. En faisant taire les préjugés, les lumières du bon sens & de la raison nous découvriront les circonstances qui rendent un Mariage sacré aux yeux de Dieu, indissoluble en conscience, ou simplement autorisé des homes, & dissoluble selon leur volonté, quand la sagesse des Juges ne trouve pas dans sa cassation quelque dommage pour le bien civil, mais plutôt le bien être de quelque Membre de la Société, & surtout la réparation d'une injustice, qui à mon égard a été aussi complète, qu'elle pouvoit l'être, come tu le verras par le récit que je vais t'en faire.

( *La suite le mois prochain.* )





## AUX EDITEURS.

*A l'occasion de l'Essai sur l'Hiperbole.*

MESSIEURS,

**J**E viens de parcourir v<sup>o</sup>tre Journal de Mai, où j'ai trouvé de bones Pièces : J'ai lû en particulier avec attention l'Essai sur l'*hiperbole*; l'Auteur traite affés bien cette matière, c'est dommage qu'il s'écarte quelquefois de son sujet, mais ses digressions sont agréables & utiles, & le Lecteur y gagne peut être plus qu'il n'y perd. Le jugement que l'Anonime porte des Jésuites, me paroît équitable & impartial. Sans chercher à faire leur Apologie, il s'éloigne sagement de la satire. Il est en éfet affés difficile de croire que dans un ordre fort nombreux, tous les Membres qui le composent, aient juré de concert, la ruine de la vérité & de la vertu, & qu'ils soient tous les promoteurs du vice. Les plus grands scélerats ne le font pas à ce point ; c'est blesser la justice & calomnier l'humanité que de regarder come des méchans, des personnes qui sont d'un caractère si différent, dont l'Education & les Principes ne sont certainement pas les mêmes, & qui défavoient hautement les maximes qu'on leur impute.

Si j'approuve l'Auteur de cet Effai, en ce point, je ne l'approuve pas de même, lorsqu'il promet ce qu'il ne tient pas. Il dit à la fin de la pag. 473. *Si l'Art ne prend soin de conduire la nature, c'est une aveugle qui ne sait où elle va.* Cela est fort bien, mais pourquoi ajouter, *nous en fournirons les preuves.*

J'ai cherché inutilement ces preuves dans l'Effai. Elles auront sans doute été oubliées par l'Auteur, ou peut-être échappé à l'Imprimeur. Quoi qu'il en soit, permettez moi d'y suppléer.

La nature est très belle, par elle même, & dans sa noble simplicité; il est cependant certain quelle a besoin du secours de l'Art; c'est pour cela que le Créateur a doué l'Homme de divers talens, qui concourent tous, si ce n'est à orner la nature, à lui aider du moins à rendre ses productions plus parfaites. La Terre, sans culture ne porte guères que des ronces & des épines; elle donne tout au plus de légères fleurs, des fruits sauvages, qui n'ont presque aucune saveur. Il en est de même des Hommes; privés du secours de l'éducation, ils ont quelque chose de féroce. Les premiers Hommes plongés dans l'ignorance & dans tous les vices qui la suivent, étoient la plupart des Brigands, dont l'inocence étoit la victime, & qui n'étoient liés entr'eux que par le frein honteux d'une crainte réciproque. Si

le plus heureux génie est abandonné à lui même, s'il n'est pas cultivé par l'étude des Arts & des Sciences, il est ordinairement stérile ; ses connoissances du moins sont très bornées ; il ne peut guères se faire à lui même des règles sûres de mœurs & de conduite. *La nature abandonnée à elle même fait de l'Homme*, dit un bon Auteur, qui a réfuté solidement M. ROUSSEAU, *un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis se trouve bientôt étouffé.* Les Arts en dirigeant la nature, l'ont en quelque sorte perfectionnée, & ont fait éclore un autre univers.

Pour mieux sentir quels sont les avantages, quelles sont les douceurs & les comodités que les Sciences & les Arts ont procuré aux Homes, il n'y a qu'à comparer l'état des Sauvages de l'Amérique avec celui des Nations de l'Europe. Ici, quelle politesse, quelle urbanité, quelle attention aux bienfécances ! Les Villes, les Maisons sortent pour ainsi dire du sein de la Terre, qui est étonnée elle même des nouvelles productions, que l'Art la force en quelque sorte, à enfanter. Les Loix répriment le crime, & protègent la vertu ; l'ordre & la subordination sont prescrits, & maintenus. Tout concourt à l'envi au bien de la Société ; les talens, les connoissances des uns, éclairent & soulagent les autres, unissent tous les Citoïens, par le besoin d'un

cours mutuel, & le concours de leurs bons offices. C'est ainsi que le Soleil éclaire & échauffe tout l'univers.

Mais que voit-on dans l'Amérique ? De vastes Pais déserts, des Campagnes sans culture, quelques habitans sans mœurs, vagabonds & dispersés dans de sombres forêts : Sans discipline, ennemis les uns des autres, se dévorant réciproquement; sans aucuns nœuds qui les unissent entr'eux; dans une ignorance profonde & honteuse des devoirs les plus essentiels; sans consolation & sans soulagement dans leurs maux, & n'en espérant la fin que dans celle de leur vie, si on peut appeler *vie*, une existence triste & malheureuse, ou plutôt une végétation laborieuse, qu'une disette perpétuelle doit leur faire haïr; barbarie affreuse qui ne leur permet pas de connoître le Créateur, & de s'élever jusqu'à lui.

Voilà une peinture fidèle, mais affligeante pour l'humanité, de la situation & du caractère des Peuples de l'Amérique, où la force & la violence tiennent lieu de toutes les vertus; où la nature est méconüe & défigurée par des gens qui en ignorent les premiers principes, qui ne sont conduits & dirigés que par un aveugle instinct, & chés qui la Raison semble avoir perdu tous ses droits.

Heureuse Europe, Peuples fortunés qui vivés dans le sein des Arts & de l'abondance,

que ne puis-je ajouter dans le sein de la Paix! Mais la Guerre cruelle ne durera pas toujours. On se lassera enfin de répandre le sang humain : Les Peuples liés entr'eux par le Commerce, se regarderont bientôt, non come ennemis, mais come des Frères ; puisse ce jour heureux rendre à l'Europe affligée le calme & la sérénité ; puissent ses Enfans cultiver à l'envi les Sciences & les Beaux-Arts, qui les conduiront à la vertu, & à la vérité ! L'intolérance & la superstition, déjà afoiblies par le règne de la Raison, seront vaincues & serviront à son triomphe, qui n'est peut-être pas éloigné.

Un ancien Païen remercioit les Dieux d'être né dans le Siècle où il vivoit, & d'être Citoyen d'Athènes. Pour nous nous bénissons le Ciel, d'être nés dans le tems où nous sommes, où la lumière a dissipé les ténèbres, & luit de tous les côtés ; si les Homes ne sont pas aussi parfaits qu'ils devroient l'être, parce qu'ils sont des Homes & non des Anges, il est du moins certain que les crimes atroces ne sont plus comis. On ne parle plus de fortilège, d'assassinats, ni d'empoisonemens, ou du moins les exemples en sont très rares & sont détestés. Parmi les Princes, il n'y a plus de CALIGULA ni de NERON.



## L E T T R E

*De Madame à son Fils.*

## SUR SON EDUCATION.

QUELQUE envie que j'aie mon cher Fils, de me sacrifier entièrement au soin de vôtre éducation, je ne puis me livrer à tout ce que me dicte ma tendresse pour vous. Un enchaînement d'affaires, une santé foible & délicate; vos propres ocupations m'empêchent souvent de vous voir auprès de moi, & m'ôtent la satisfaction de suivre avec exactitude vos études, & de partager jusqu'à vôtre loisir & vos amusemens. Ne croiés pas cependant que je vous perde de vüe dans les momens où nous sommes séparés. De ceux que ma mauvaise santé me laisse, une grande partie est employée à réfléchir sur les moiens de perfectionner vôtre éducation. J'avois entrepris un écrit assés considerable sur cette matière; mais come j'ai toujourns tache de vous présenter mes avis sous une forme naturelle & tacile, qui pût vous inspirer l'amour de vos devoirs, j'ai pris le parti de vous doner mes avis en détail. J'ai remarqué depuis quelque tems que vous aviés du plaisir à écrire & à recevoir

des Lettres , je vous en adresserai : Les réflexions , qu'elles vous feront naître , pourront ensuite faire le sujet de nos conversations. Je me flate du moins que vous ne me traiterez pas plus mal que vos autres amis , vous me répondrés quelquefois. Nous causerons, nous nous écrirons , enfin nous chercherons de concert les moiens de vous rendre heureux : La vérité , la raison , l'amitié & la confiance nous guideront dans cette importante & agréable recherche.

Toute mon affection s'est partagée entre vous & votre Sœur. Depuis que je suis Mère, j'ai mis mon bonheur dans mes soins pour mes enfans ; ils se sont bornés d'abord à votre santé. Si le préjugé de l'usage ordinaire & le défaut de l'expérience m'ont empêché pendant les premières années de votre vie de les étendre au delà , du moins la réflexion réveillée & soutenue par la tendresse maternelle, les éclaire & les accroît de plus en plus. Non seulement je m'applique depuis longtems à former votre cœur & votre esprit, mais je sens tous les jours que la vigilance d'une Mère ne s'arrête pas au moment présent. Elle lui fait prévoir l'avenir , combiner de loin ce qui doit résulter des inclinations , des talens ; du caractère d'un jeune homme, de l'état auquel il paroît appelé par les circonstances , par ses penchans , par sa fortune : Elle en forme

dès lors le plan général de l'éducation la plus convenable. C'est sur ces principes que j'ai taché de régler la vôtre. Vous jouissés de l'heureuse sécurité de votre âge, sans vous inquiéter d'un avenir que vous ne conoissés pas ; l'instant seul détermine vos affections & votre volonté. Mon devoir est d'en prévoir les suites , de pressentir de loin les avantages & les inconvéniens de vos bones & mauvaises qualités , de vous procurer tout ce qui peut contribuer à votre bonheur , de vous garantir de tout ce qui pourroit y être contraire , de suplérer par mon expérience au défaut de la vôtre , & d'empêcher par ma vigilance que votre sécurité n'aie pour vous des effets nuisibles.

Le résultat de cette combinaison , produit mon consentement ou mon refus à vos volontés , suivant le rapport avec le plan général de votre éducation , & voilà la raison de cette attention sévère & continuelle que je porte sur vos actions même les plus indifférentes. Vous pouvés conclure mon Fils , que dans les momens où mes décisions paroissent le plus opposées à vos desirs , je ne partage pas moins tous vos sentimens. Vous n'en éprouvés aucun qui ne devienne aussi-tôt le mien ; je suis heureuse de votre satisfaction & de vos plaisirs ; je souffre de vos peines ; je souffre même des contrariétés qu'il est de mon devoir de

vous

vous faire effuier , mais je me répète alors sans cesse, que si vous étiez en état de juger saine-ment , vous ne voudriez pas me voir ceder par foiblesse à des desirs inconsiderés , ni vous procurer , aux dépens d'un bonheur constant & solide , un plaisir passager & fri- vole.

J'entre dans votre position & me mets toujours à votre place , mais avec les avanta- ges que donne la raison , fortifiée par la réflé- xion & l'expérience , sur les foibles & trom- peuses lumières de l'enfance. En un mot mes pensées & mes actions se rapportent toutes à vous ; elles ont toutes pour but votre bon- heur : Je veux vous en convaincre & c'est vous même mon Fils que je prendrai pour juge. Comparés l'éducation que vous rece- vrés avec les éducations ordinaires , & voiez si j'ai comencé à remplir mon objet.

L'usage le plus généralement reçu n'est pas toujours le meilleur à suivre ; le sage ne doit l'adopter que lors qu'il le voit justifié par la raison. Si j'ai rejeté l'usage ordinaire , si je vous ai gardé auprès de moi , ce n'est qu'a- près avoir bien pésé ce qu'on peut dire en fa- veur & au désavantage de l'éducation publi- que. Je n'ai pas crû devoir vous abandonner à des mains étrangères , n'y me priver du plaisir de voir votre ame se développer & se développer par mes soins & sous mes yeux ; &

en cela j'ai moins consulté ma tendresse, que vos véritables intérêts, & plus la droite raison que l'exemple presque général de tous les Chefs de famille. Quelque bornée que je fusse du côté des lumières, j'ai pensé que sur les intérêts de ce que j'ai de plus cher au monde, je ne devois pas déférer aveuglément aux lumières d'un autre ; j'ai regardé la tendresse, le sentiment, l'instinct d'une Mère come supérieurs à tout ce que la réflexion & la sagesse peuvent suggerer de plus lumineux. Ainsi, mon Fils, je n'ai pas souffert que vous subissiez cet exil de la Maison paternelle, qui dure autant que ce qu'on appelle l'éducation ; je n'ai point voulu, qu'étranger au milieu des vôtres & inconnu à vos parens, vous fussiez avancé en âge avant que d'avoir éprouvé les mouvemens les plus doux, & le charme puissant des liens sacrés, par lesquels la nature a voulu unir les familles. Elevé sous mes yeux, j'ai voulu vous voir contracter l'habitude & l'amour de la bonté & de la vertu, & acquérir cette force & cette santé du corps & de l'ame sans lesquelles la vie ne peut être regardée come un bien ; j'ai voulu enfin vous accoutumer aux sentimens délicieux de tendresse & de confiance, inspirés par la nature, cimentés par la douce habitude d'un commerce journalier, dans lequel le Ciel a placé le bonheur réciproque des Enfans & des Pères.

La grande objection que j'ai toujours faite contre l'éducation publique est celle que je viens de vous exposer. Le zèle d'un étranger, quelque honête home qu'il soit, & les soins qu'il peut prendre de son pupille, ne peuvent se comparer aux soins, au zèle, au sentiment d'une Mère. Quel intérêt pourroit solliciter un autre aussi fortement que moi, qui suis heureuse pour plusieurs jours, lors que je découvre en vous le germe de quelque vertu, ou de quelque sentiment honête; qui m'allarme, qui m'afflige sans mesure, quand je remarque en vous quelque penchant dont les suites pourroient me faire craindre pour vôtre bonheur, & qui suis pressée alors de recourir aux lumières de tous ceux qui ont part à mon amitié & à mon estime, dans l'espérance d'être rassurée sur le danger de vos défauts? Croiés vous, dis-je à l'un, que les distractions de mon Fils, dont son Précepteur se plaint souvent, pouroient retarder les connoissances qu'un honête home doit posséder à un certain âge? N'êtes vous pas persuadé, dis-je à un autre, que mon Fils perdra incessamment cette espèce de confiance, cette présomption & cette bone opinion qu'il paroît quelquefois avoir de lui même, & qui vous en doneroit sans doute une très mauvaise, si elle dégeneroit en habitude? Il me semble qu'il a déjà assez d'esprit pour senti-

combien il feroit ridicule à son âge de se croire quelque chose, ou en état de se conduire, tandis que chaque pas qu'il fait l'avertit de sa foiblesse & du besoin qu'il a d'être guidé par les autres.

Mais est-il nécessaire de vous parler de mes alarmes, de mes consolations, de mes espérances, de tous les sentimens que j'éprouve à votre égard ? Vous même, mon Fils, jugés entre les étrangers & votre Mère... Rapellés vous les moiens qu'emploient les différens Maitres que vous avés pour vous reprendre & vous instruire ; j'aurai tort, si vous y trouvés la même douceur, la même patience, la même tendresse, la même chaleur que dans mes avis, ou si vous les voies aussi continuellement ocupés que moi à rechercher les voies les moins difficiles, aussi attentifs à vous abrèger les routes pénibles, aussi touchés de vos petits succès, aussi prompts à partager vos peines, vos satisfactions & vos plaisirs. Telle est la différence des sentimens & de leurs effets : Les petits soins de détail qui font le bonheur d'une Mère, deviennent ordinairement pour les étrangers la source d'un ennui insupportable. De tous ceux qui vous environent, votre Précepteur est celui qui vous est certainement le plus attaché ; il est même très rare de trouver hors de sa famille une amitié égale à celle qu'il vous porte, & vous devés sentir tous

les jours , combien il vous fera difficile d'égal-  
 ler vôtre reconnoissance aux obligations que  
 vous lui avés. Mais supposez un moment  
 qu'il eût un Fils, qui lui fut aussi cher que  
 vous me l'êtes ; que ce Fils se trouvat en mê-  
 me tems que vous dans un danger éminent ,  
 lequel de vous deux croiés vous qu'il courut  
 sauver ? Moins déterminé par ses devoirs  
 de Père , qu'emporté par l'impétuosité d'un  
 sentiment aveugle , mais toujours sûr , il  
 courroit sauver son enfant , & vous n'auiés  
 de sa part que de vains & d'inutiles regrets.  
 Heureusement pour vous , vous jouissés de  
 sa tendresse , sans la partager avec personne ,  
 & il ne dépend que de vous de la mériter tou-  
 te entière.

L'argument le plus spécieux qu'on entend  
 alléguer en faveur de l'éducation publique ,  
 est tiré de l'avantage de l'émulation qui , ex-  
 citée à propos dans la jeunesse , peut lui servir  
 d'aiguillon à toutes sortes d'actions honêtes  
 & louâbles. Je ne veux pas discuter ici jus-  
 qu'à quel point il convient de nourrir dans  
 un jeune home un sentiment, qui se perd tou-  
 jours dans les nuances de la jalousie & d'un  
 amour propre immodéré ; mais je ne ferai sur  
 cela qu'une seule réflexion. Si vous n'avés  
 pas occasion de lutter contre vos semblables ,  
 ni la frivole gloire de les surpasser , vous  
 jouissés d'un avantage infiniment plus pré

ciens par la façon dont j'en use avec vous, en vous admettant dans ma Société & au nombre de mes amis. Vous vous trouvez tous les jours avec des gens de mérite, tous les jours vous êtes à portée de profiter de leur conversation. En considérant l'estime dont ils jouissent dans le monde, vous êtes à même d'animer votre courage par leur exemple, d'en approcher par une application sans relâche, & de faire vos efforts pour obtenir comme eux l'estime publique; projet infiniment plus noble que celui de surpasser son camarade dans un thème de Collège.

Puisque votre vocation est de vivre dans la Société, & de remplir les devoirs qu'elle est en droit d'exiger, qu'avons nous de mieux à faire que de commencer cette étude avec notre vie & de prendre dès notre enfance l'habitude des actions honnêtes? Et quel moyen plus sûr de nous y confirmer, que le commerce de ceux qui nous ont devancés dans la carrière, & qui recueillent déjà les fruits de leurs talents & de leurs vertus; voilà les modèles qu'il faut imiter & étudier sans cesse, afin d'obtenir sa part de l'estime générale, que le public dispense toujours équitablement, & dont personne ne peut se passer.

Vous avez été vous même au Collège pendant un tems fort court & la seule chose que vous m'en aies parû regretter quelquefois, ce

font les amusemens. Vous ne vous êtes pas rapellé sans doute qu'on n'y admet qu'un petit nombre de jeux, souvent peu convenables à la jeunesse ; l'on n'y conoit guères ceux qui font le plus en usage dans le monde : Tandis que dans la maison de vôtre Père tous les plaisirs de vôtre âge font à vôtre choix. Je m'étudie sans cesse à vous en procurer , & c'est peut être la trop grande facilité d'en jouir, qui vous les rend insipides; car vous savés que je n'y mets jamais d'autres obstacles, que ceux que vous me forcés d'y apporter. Si vôtre Père & moi avons été pressés de vous retirer du Collège , vous n'en ignorés pas la raison ; vous savés trop bien que vous y avés été aussi malheureux qu'on peut l'être à vôtre âge.

Le jeune home corrigé par humeur se dégoûte du travail & de ses devoirs , & en prend des idées tout à fait fausses ; l'obéissance qu'on exige lui paroît un esclavage ; il n'aspire qu'à s'en délivrer : L'endurcissement & l'esprit d'indépendance s'emparent de son cœur ; bientôt tout avis , tout conseil lui devient suspect & insupportable. Et comment arrêter les progrès du vice dans un enfant gouverné par la rigueur & par la crainte ? Des parens, qu'il conoit à peine , n'ont nul crédit sur lui ; leurs remontrances font sans fruit , & les marques passagères de leur bonté , ne

servent ordinairement qu'à augmenter le mal.

Tout vous prouve, mon cher Fils, que si je vous garde aupres de moi, c'est moins pour satisfaire ma tendresse, que pour travailler efficacement à votre bonheur. Je m'applique à retrancher de votre éducation tout ce que les premières études pouvoient avoir de rebutant, attentive à vous aplanir les obstacles, je ne néglige aucun des objets qui pourroient vous en susciter. Vous venés de vous plaindre de la trop grande sévérité de votre maître de musique; vous avés remarqué qu'il s'en relachoit en ma présence; je me suis assujettie aussi tôt à assister à vos leçons, pour juger si vous aviés lieu de vous plaindre, & pour encourager votre maître à un nouveau effort de patience que votre inapplication pouvoit avoir lassée. On a presque érigé en maxime, qu'il ne faut jamais écouter n'y approuver les enfans, afin de les tenir dans le respect & dans la dépendance. Je ne blame aucun système, mais quant à moi, je ne suis point jalouse de cette sorte d'autorité; je ne veux employer la mienne que pour m'attirer votre amitié & votre confiance. Je ne veux point que votre obéissance soit aveugle; je veux que votre cœur seul me réponde de votre soumission: J'aime à croire que je m'assu-

re par ces moiens bien mieux de vôtre respect & de vôtre obéissance.

Je me suis souvent fait la loi de vous parler vrai & de vous doner autant qu'il est possible une idée juste de chaque chose ; j'ai souvent remarqué le bon éfet de cette méthode. Tel est l'avantage de la vérité ; elle frappe l'esprit le moins formé ; elle seule doit nous guider par le flambeau de la raison & nous montrer les moiens de nous rendre utiles à la Société, & dignes de nôtre propre estime. Vous trouverés donc, mon Fils, dans les avis que je vous donerai, moins les préceptes d'une Mère, que les conseils d'une amie, ocupée du soin de vôtre bonheur, & jalouse des vertus auxquelles vous devés aspirer, & sans lesquelles il n'est point de bonheur solide.

Voilà les principes que j'ai taché de suivre. Vous peuvés aisément vous rapeller, que je ne vous ai jamais corrigé par humeur. Quand il m'est arrivé de me tromper, je ne vous l'ai pas laissé ignorer. Si je m'opose à vos volontés, ce n'est qu'après vous en avoir fait sentir les raisons. Vous ne m'avés jamais vûe abuser de vôtre confiance ; je n'ai jamais voulu la forcer, ni l'exiger come une chose qui me fut dûe, je porte la délicatesse jusqu'à respecter scrupuleusement vos petits secrets.

Un des principaux objets de nôtre attention a été d'examiner sévèrement le caractère

de ceux qui doivent partager avec vôtre Père & moi le soin de vous rendre heureux. Ce n'est qu'après leur avoir reconnu toutes les qualités essentielles que nous les avons chargés de la partie de vôtre éducation, que nous ne pouvions suivre nous mêmes. De tous ceux à qui nous avons confié ce soin, le Précepteur qui est présentement avec vous, nous a paru le plus propre à remplir nos vûes. Indépendamment de ses talens & de ses qualités personnelles, l'attachement qu'il a pour vous, sa douceur & sa patience inalterables, doivent (je ne saurois trop le répéter) pénétrer vôtre cœur de la plus vive reconnoissance.

D'après tout ce que je viens de dire, vous pouvés juger, mon Fils, des motifs qui me font agir. Je me croirai assés récompensée de mes soins, si vous y répondés par vôtre application, & quoi que vôtre âge ne soit pas celui de la réflexion, je me flate que le sentiment vous en tiendra lieu, dans toutes les occasions importantes, & que vôtre conduite contribuera plus que toute autre chose au bonheur de ma vie.

Je suis &c.



## FRAGMENS HISTORIQUES.

## XVI.

## F R A G M E N T.

*Suite de l'Histoire des Juifs jusqu'à la ruine  
de Troie.*

**P**HERON régnoit en Egipte; DANAUS Ans du à Argos; le Règne d'ERICHTON à Athènes Monde & celui de DARDANUS à Troie étoient sur 2553. le point de finir, lorsque JOSUE' succédoit avant à MOISE. Ce digne Chef des Juifs se J. C. voioit à la tête de six cent mille combat- 1451. tans, & d'un nombre prodigieux de Vieillards, de Femmes, d'Enfans, de Serviteurs; mais il étoit âgé de 93. ans, & prévoioit toutes les difficultés qu'il alloit avoir à surmonter. Des Nations braves & gigantesques à combattre; des ennemis devant & derrière lui à vaincre; le Jourdain, Rivière considérable à passer; des Villes fortifiées à réduire; un Peuple à conduire, qu'une discipline mêlée de douceur & de sévérité, avoit à la vérité rendu plus traitable, mais cependant encore léger, soupçonneux, opiniatre. Cette perspective l'auroit déconcerté, si Dieu lui même ne

l'avoit assuré , que la conquête du Pais de promesse lui étoit réservée.

Espions  
reçus par  
РАНАВ.

JOSUE' comença par envoyer deux Espions dans le Pais de Jérico. Ils passèrent heureusement le Jourdain, & après avoir reconu la Campagne, ils entrèrent dans la Ville, où ils logèrent dans la maison d'une hotesse nommée РАНАВ. On vint bientôt les y demander de la part du Roi „ ils sont partis, répondit-elle, pour „ suivre les vers l'Occident, & vous pouvez les atteindre. „ A peine les Officiers du Roi se furent-ils retirés, qu'elle déclara aux deux Israélites la terreur qui remplissoit la Ville & tout le Pais, & leur fit jurer que pour prix du service qu'elle leur rendoit, lorsqu'ils se feroient rendu maîtres de Jérico, ils lui sauroient la vie à elle & aux siens. La nuit survint, & à la faveur de ses ombres les deux Espions s'évadèrent.

Leur retour.

Ils revinrent au Camp le 3me jour, & rendirent au Général un fidèle compte de tout. Il regarda cette consternation répandue dans le Pais, come l'heureux présage de ses succès, & pour profiter de l'ardeur que cette nouvelle inspiroit au Peuple, il s'assura de la bonne volonté des Tribus de Ruben, de Gad & de la moitié de celle de Manassé. Déjà établies au delà du Jour-

dain, dans le Pais conquis sous MOISE, elles avoient promis d'assister leurs Frères dans la conquête de Canaan. D'une Armée de plus de cent mille guerriers, que formoient ces Tribus, JOSUE' prend à peu près la moitié, & leur laisse le reste pour défendre leurs nouvelles possessions. Il fait alors publier par tout le Camp, qu'on passera le fleuve dans trois jours, & qu'on ait soin de se pourvoir de vivres.

On va donc camper a Shittim au bord du Jourdain. On s'y sanctifie la veille de la marche. Le lendemain les Prêtres qui portoient l'Arche de l'Alliance s'avancent les premiers. Les Tribus les suivent sur deux Colones, mais à la distance de deux mille pas, afin de témoigner leur profond respect, pour cet auguste symbole de la présence divine. On arrive au Fleuve, & les Sacrificateurs mettent leurs piés sur ses eaux, qu'une main invisible arrête tout a coup. Elles laissent à découvert leurs sables arides, & ouvrent un nouveau chemin au Peuple de Dieu. Ce miracle arriva un Vendredi 10. du mois de Nisan, qui répond à nôtre 30 d'Avril. La fonte des neiges avoit grossi le Jourdain, qui d'ailleurs est profond dans cet endroit. Ses eaux à gauche continuèrent leur cours vers la Mer morte, mais à la droite des

Passage  
du Jour-  
dain.

Enfans d'Israel, elles retournèrent en arrière, & s'élevèrent fort au loin en monceaux. JOSUE ordone aux Prêtres de se tenir au milieu avec l'Arche, pour tenir en respect ces flots entassés, & doner le tems aux douze homes, que chaque Tribu lui avoit envoiés, de mettre douze grandes pierres l'une sur l'autre dans l'endroit où avoit été l'Arche. On emporta douze autres pierres du fond du Jourdain, avec lesquelles on érigea un monument sur ses rives. Les Sacrificateurs sortent enfin; les eaux s'élancent sur leurs sables, & reprennent leur cours.

Circon-  
cision &  
Paque.

L'Armée alla camper à Guilgal environ à quatre miles de Jéricho. Là fut renouvelée la Circoncision interrompue pendant quarante ans dans le Désert; & dès que le Peuple fut guéri, on célébra pour la seconde fois l'auguste cérémonie de la Pâque. Le lendemain on coupa dans la campagne les Orges, qui començoient à être meurs. On en fit des gateaux & des pains sans levain; & dès ce moment la Manne cessa de tomber du Ciel. Le récit des victoires remportées par les Hébreux, & surtout le passage miraculeux du Fleuve; avoient tellement éfraté leurs énemis; qu'ils ne songèrent pas même à les inquiéter.

JOSUE' qui aparemment étoit allé seul pour reconoitre Jérigo, fut favorisé d'une apparition. Le Chef de l'Armée de l'Eternel daigna l'instruire lui même, de la manière admirable, dont il vouloit que se fit le Siège de cette Ville. L'aproche des Israélites l'avoit fait fermer avec soin. On la gardoit de tous côtés. Elle étoit ceinte de murailles épaisses & fort élevées, & d'aileurs tandis que le Peuple de Dieu maître de la Campagne, en moissonoit les grains sans obstacle, les Citoyens paroissoient armés au haut de ces murs redoutables. Quel contraste ! D'un côté d'immenses murailles, hérissées de dards & de flèches, & toutes couvertes de combatans ; & de l'autre un ennemi, qui se tient loin de la portée de l'arc. Les Assiégés le voient pendant six jours marcher en ordre de bataille ; après l'armée viennent sept Sacrificateurs, un cor à la main, dont ils sonent de tems en tems. L'Arche d'Alliance est portée par d'autres Prêtres, & suivie d'une foule innombrable de Peuple. Spectateurs tranquilles de tant de mouvemens si peu militaires, les Habitans de Jérigo n'ont garde de suposer qu'on puisse prendre des Villes par des processions. Ils concluent que l'ennemi se plait à faire un vain étalage de ses forces. Mais le septième jour, au lieu de

ne faire qu'une fois le tour de la Ville, les Hébreux le font sept; & à peine achevoit on le dernier tour, que les Sacrificateurs font rétentir leurs Cors. Le Peuple qui jusqu'alors avoit gardé un profond silence; jette de grands cris de joie de triomphe; les murs de la Ville s'ébranlent, ils s'abattent sur leurs fondemens; ouverte de toutes parts, Jérico est en proie au vainqueur; personne ne lui résiste; le sang coule en abondance. Homes, Femmes, Enfans, bétail, tout est égorgé, excepté la seule RAHAB & sa Famille. Point de compassion: C'eût été un crime d'épargner des victimes, que Dieu vouloit sacrifier. Le feu consume cette malheureuse Cité; tout ce qu'elle renfermoit de plus précieux est enseveli sous ses ruines; & come si ses richesses eussent été chargées de malédiction, Dieu avoit sévèrement défendu d'en conserver. N'oser toucher aux dépouilles d'une Ville si opulente, sans s'exposer à la vengeance du Ciel! Quel frein pour des Troupes victorieuses, pour un Peuple naturellement avide, & qui erroit depuis si longtems dans un Désert stérile! Cependant le Soldat obéit. Une conquête si éclatante étoit bien propre à convaincre les Juifs, que ce n'étoit pas le bras de la chair qui combattoit pour eux, & à disposer  
les

les Cananéens à accepter des conditions de paix, ou du moins à abandonner un Pais qu'ils ne pouvoient défendre. RAHAB embrassa la Religion Judaïque. Elle fut incorporée à la République, & mariée à SALMON, Chef de la Tribu de Juda, Bifaïeul d'ISAI Père de DAVID.

JOSUE' se voiant maître de la fertile plaine de Jérico, où croissoient des Palmiers & un grand nombre d'arbres odoriférans, il y établit son Camp. Résolu d'envoier de là des forces suffisantes, pour s'emparer des Pais voisins, il détache d'abord un Corps de 3000 homes contre le Roi de Hai, dont la Capitale étoit peu éloignée. Mais ils furent repoussés, & revinrent en fuyant anoncer à JOSUE' la nouvelle de leur défaite. ACHAN, Fils de CARMi de la Tribu de Juda, fut cause de cet échec. Seul d'entre les Hébreux, malgré la défense de Dieu, il avoit réservé dans le Sacage de Jérico un manteau d'écarlate de Babilone, deux cent Sicles d'argent & un lingot d'or, qu'il avoit enfouis dans sa tente. Son crime fut vérifié; lui & ses enfans lapidés; leurs cadavres & tout ce qui avoit appartenu a sa famille infortunée, réduits en cendres, sur lesquelles on éleva un monceau de pierres, monument terrible de la colère Divine.

Pendant le Roi de Hai comprit bien qu'un succès si léger ne termineroit pas la guerre. Il se fit joindre par les habitans de Bethel ses Sujets. Peu de tems après il eût avis que le Chef des Hébreux venoit à lui. Il arriva en éfet devant ses murs avec des forces peu redoutables ; mais il en avoit mis d'autres dans une embuscade. Le Roi qui l'ignoroit, sort sans balancer, charge les Israelites qui comencent à fuir ; il les poursuit & ne laisse personne pour défendre la Ville : Etrange particularité , qui prouve moins le peu d'expérience de ce Prince, qu'une conduite spéciale de la Providence dans tous ces événemens. Ceux qui étoient en embuscade entrent alors dans Hai , où ils mettent le feu. Son malheureux Roi aiant tourné la tête, voit la fumée de sa Capitale. Ataqués de toutes parts, ses Sujets succombent, & sont passés au fil de l'épée. Il tombe lui même entre les mains des vainqueurs , & perd la vie.

liance  
ec Ga-  
on.

Au bruit de cette défaite, Gabaon Ville des Héviens, plus forte & plus considérable que Hai, & fameuse par le courage de ses Habitans, craint de ne pouvoir luter contre le torrent, qui étoit sur le point de dévaster ses Etats. Elle a recours à la ruse. On envoie vers JOSUE' des Ambassadeurs, dont l'équipage sembloit annoncer

qu'ils venoient de fort loin. Ils portoient des habits & des fouliers usés; leur pain étoit dur & presque moisi. Arivés au Camp à Guilgal, ils se servent d'expressions humbles & soumises; ils parlent de l'Eternel & de ses merveilles, & demandent à JOSUE' son Alliance. Il la leur acorde, & cet engagement est ratifié par serment. Trois jours après, lorsque leur artifice eût été découvert, on respecta cependant le serment, quoiqu'extorqué par fourberie. Il leur sauva la vie; mais leur fraude les fit condanner à être coupeurs de bois & puiseurs d'eau parmi les Juifs: Sentence qu'ils reçurent avec joie.

ADONISEDEC régnoit alors à Jérusalem. C'étoit un des plus puissans Princes de Canaan. Il aprit le triste sort de Jérico & de Hai, & ce qui l'allarma plus encore, l'Alliance des Gabaonites avec l'ennemi. Résolu de se venger d'un exemple si pernicieux, il fait une ligue avec quatre autres Rois ses voisins, & vient avec eux assiéger Gabaon. JOSUE' acourt & attaque les confédérés avec tant de vigueur, qu'il les oblige de lever le Siège & de se retirer en désordre. Lorsque'ils étoient déjà parvenus jusqu'aux environs de Bethoron, il tomba sur eux une grêle de grosses pierres, qui leur tua plus de monde que n'avoit

Défaite  
des cinq  
Rois.

fait l'épée de JOSUE'. Acablés d'un côté par ce fléau, & de l'autre chargés en queue par les Hébreux, ils s'enfuirent où le hazard les conduisoit. Le jour étoit alors sur son déclin, & la nuit alloit dérober le Cananéen fugitif à l'épée des vainqueurs, lorsque JOSUE' qui combattoit pour Dieu, comanda au Soleil de *s'arrêter sur Gabaon*, & à la Lune sur la vallée d'Ajalou; ce qui arriva, come pour doner le tems d'exterminer cette multitude dispersée. Les cinq Rois furent pris dans une Caverne près de la Ville de Macéda, où ils s'étoient jettés, & tous mis à mort. La Caverne leur servit de Sépulcre.

Une victoire si complete eût des suites funestes pour les Cananéens. Macéda, Libna, Lakis, Héglon, Guézer, Hébron, Débir, tout plia, tout fut mis sous l'Anathème, depuis Kaderba...é, jusqu'à Gaza. Cette journée si tragique pour les Alliés, nous offre deux Miracles bien glorieux pour le Chef d'Israël; mais qui tous deux ont cruellement mis à la torture, ceux qui veulent avoir trop d'esprit. Ils se sont épuisés en Hypothèses, les unes frivoles, d'autres téméraires, quelques unes impies, toutes sans succès. Quoi donc! L'Etre Créateur ne dona-t-il pas le mouvement à la matière? Quel

autre que lui en a fixé les Loix & les con-  
 serve ? Seroit-elle donc moins dépendante,  
 que dans le premier instant de son origine ?  
 Puisqu'il pouroit en annuller le mécanif-  
 me , ne peut-il pas le suspendre ? Ne peut-  
 il pas en varier les états, toutes les fois  
 que sa propre gloire , ou les sages vues de  
 sa Providence le jugent à propos ? Qu'est-  
 il donc besoin de s'égarer dans de vaines  
 spéculations ?

*Ubi Calum tonat , Rana taceant.*

AUGUSTIN.

JABIN Roi de Hazor songe aussi à s'o- Nouvelle  
 poser à des progrès si rapides. Il se forme Ligue.  
 une nouvelle ligue contre Israël. Tous les  
 Rois voisins, toutes les Tribus des Ca-  
 nanéens proprement dits, pareils en nom-  
 bre aux grains de sable qui se trouve sur le  
 rivage de la Mer, puissans en Chevaux &  
 en Chariots, dont les Israélites manquoient,  
 viennent camper auprès des eaux de Me-  
 rom. Là pendant qu'ils délibèrent ensem-  
 ble, ils sont ataqués tout à coup, chassés de  
 leur Camp & dispersés. La plus grande  
 partie fuioit vers Sidon ; mais on les ferra  
 de si près, qu'ils furent presque tous tués  
 en chemin.

Malgré tant de pertes atérantes, les Ca-

nanéens occupèrent JOSUE' pendant six ans. A la fin plusieurs d'entr'eux quittèrent leur Patrie, & prirent la route de l'Afrique. Il fallut encore soumettre les Anakins, race fière & barbare qui habitoit dans les Montagnes. Ce ne fut qu'après les avoir détruits que JOSUE' procéda à l'importante affaire du partage de Canaan.

Partage  
de la  
Terre  
promise.  
Ses  
noms.  
Sa description.

Respirons enfin après tant de Scènes tragiques; & avant que d'en reprendre le cours, jettons quelques coups d'œil sur cette Terre promise, où viennent d'entrer les Hébreux.

Ce fameux Pais primitivement connu sous le nom de Canaan, a successivement été appelé *Judée, Terre Sainte, Palestine*. Le nom de Canaan comprend quelquefois tout ce que possédoient les douze Tribus, même à l'Orient du Jourdain. Cependant les Juifs restreignent le Pais découlant de lait & de miel, promis à leurs Pères, à la seule contrée qui étoit à l'Occident du Fleuve. Delà vient la distinction entre la grande & la petite Canaan; la dernière possédée par des Nations dévouées à l'interdit, dont nous avons vû exterminer les Habitans; l'autre à qui les Israelites, par ordre de Dieu, devoient offrir la paix.

J'ai déjà dit que RUBEN, GAD, & la moitié de la Tribu de MANASSE' eurent leur

portion le long du bord Oriental du Jourdain. Voici come les autres Tribus furent partagées à l'Occident du Fleuve.

Au Nord NEPHTALI & ASER. A leur midi ZABULON, ISSACHAR, la demie Tribu de MANASSE', EPHRAIM, BENJAMIN & JUDA. Les deux dernières laissoient entr'elles & la Mer Méditerranée un Angle de Terrain, ou furent placées DAN & SIMEON. Telle fut la Division du Pais en deça & au delà du Jourdain, jusqu'au tems de SALOMON. Je ne parle point ici de ses Villes, dont je ferai mention ailleurs : Mais je ne puis me dispenser de dire un mot de ses Montagnes principales, de ses Vallées, & de ses Eaux.

Entre les Montagnes ; on doit remarquer celle des Oliviers, le Thabor, le Mont Carmel, Hermon, le Liban, & l'Antiliban. Celle des Oliviers est à environ un mille de Jérusalem. Son côté Occidental est couvert d'Amandiers, de Figuiers, de Palmiers & d'Olivers. La Terre y est d'une fécondité admirable, & en produisant moins qu'elle ne pouroit faire, elle semble reprocher de nos jours aux barbares qui l'ocupent, leur négligence à la cultiver. C'est delà que nôtre Sauveur est monté au Ciel. Le Tabor, si l'on en croit divers Ecrivains, a été la Scène de la Transfi-

guration. Il a été au fomet une plaine autrefois fertile & délicate, de figure ovale, fermée d'arbres. On vante beaucoup la régularité & la proportion de ses parties. Le Mont Carmel sur le bord de la Mer, a été de tout tems fameux pour sa fertilité. Il abondoit en vignes, en olives, en fruits divers, en herbes odoriférantes & médicinales. ELIE y séjourna, dit-on, dans une Caverne, quelque tems avant que d'être enlevé au Ciel. THERENOT, en faisant la description de cette Montagne, ne la représente plus que comme un rocher aride. Le Mont Hermon n'a rien de si remarquable que les abondantes rosées qui y tombent. J'ai parlé plus haut des neiges perpétuelles & des hauts Cèdres du Liban & de l'Antiliban.

Vallées.

Les Vallées les plus célèbres de Canaan sont Gérar, où séjourna ISAAC; Sitthim, dont il seroit difficile de déterminer la situation; la vallée de Josaphat entre Jérusalem & la Montagne des Oliviers; c'est la, selon une antique tradition, qui n'a sans doute de respectable que sa vétusté, que doit se faire le Jugement dernier; Elah, où DAVID tua le Géant GOLIATH.

Eaux.

On y comptoit quatre Mers. La Méditerranée nommée par les Juifs la grande Mer, la Mer Salée; la Mer Morte, dont

on a débité bien des Fables. On l'a représentée longtems come couverte d'une épaisse fumée, qui s'élève de sa surface; on faisoit croitre des arbres sur ses bords dont les pomes parfaitement belles au dehors, n'étoient au dedans que cendre & suie : Les oiseaux qui voloient dessus y tomboient morts. Elle n'étoit enfin que soufre & bitume. Nos voïageurs modernes ont détruit tous ces fantomes éfrayans: La Mer de Tiberiade, de Galilée ou de Genesareth n'est dans le fonds qu'un lac très poisonneux. L'Historien J O S E P H E exalte beaucoup la fraicheur de ses eaux: La Mer ou le Lac Samachonite est connu par la densité des siennes. Le Jourdain est la plus grande des Rivières de cette contrée. Ses rives sont l'asile des Lions & d'autres bêtes sauvages : Elles sont bordées de roseaux, de tamarins, & de saules. Son courant est d'une extrême rapidité, & par une conséquence nécessaire son eau peu claire, mais fort saine. Sa plus grande largeur n'excède pas soixante piés, si ce n'est au tems de la moisson.

Il ne s'agit que d'ouvrir les Livres sacrés du Vieux Testament, pour se procurer une juste idée de la fertilité de la Terre promise. Le vin, l'huile, le sel, l'orge, le froment, le bétail, les oiseaux, les poissons, le miel,

le précieux Baume de Jérico, les laines, le coton, en étoient les productions principales. Un Pais, qui du Nord au Midi n'a pas plus de soixante & dix lieues d'étendue, & pas plus de trente de l'Orient à l'Occident, qui fournissoit non-seulement le nécessaire, mais même le superflu à une innombrable multitude (\*) d'Habitans, méritoit certainement les épithètes *de décollant de lait & de miel*, d'autant plus que son terrain, égal en bonté aux meilleurs de la Terre, étoit si léger qu'on le labouroit sans la moindre peine.

En comparant des idées si riantes avec l'état présent de ce Pais, on a été tenté de prendre au rabais les éloges que l'Écriture Sainte en fait. A peine y aperçoit-on quelques foibles traces de son ancienne fécondité. Ce ne sont de toutes parts que d'arides rochers, des précipices. Et n'est-ce pas ce qui devoit arriver ? Combien de fois la Palestine ne s'est-elle pas vue en proie à toutes sortes de calamités ? Combien de fois ses habitans n'ont-ils pas été dispersés ? Que dirai-je des ravages & des dévastations qu'elle a essués pendant les

---

(\*) La liste donnée par JOAB fait monter leur nombre à treize cent mille combattans, sans les Femmes & les Enfans. (I. SAM. ch. 24.)

croisades, & même pendant plusieurs guerres plus anciennes? Ne puis je pas apliquer à chacune d'elle le tableau fidèle, que JOSEPH nous a tracé de celle de SIMON (\*)? » La marche de son Armée, dit-il, fut la même chose pour le Peuple, que l'est pour un arbre une nuée de sauterelles; pas une feuille, ni un brin d'herbe ne fut laissé: En un mot les Troupes de SIMON s'appliquèrent avec tant de fureur à bruler, à détruire, ou à fouler aux piés les fruits de la Terre, qu'un País aussi bien cultivé que la Judée n'étoit presque plus reconnoissable. Une Région, qui de nos jours se trouve exposée aux incursions perpétuelles des Arabes, de sorte qu'il est extrêmement dangereux d'y voïager, pourroit elle donc n'être pas totalement défigurée? Mais il est tems de revenir à JOSUE'.

Six ans écoulés depuis la mort de MOISE, ne nous ont présenté que les glorieux exploits de son illustre Successeur; des Villes prises, des batailles gagnées, trente un Rois défaits, le País de promesse partagé aux Tribus, soit ce qui étoit déjà conquis, soit ce qui ne l'étoit pas encore, afin que chaque

---

(\*) De Bell. Jud. L. V. ch. 7.

Tribu fût ce qui devoit lui appartenir. JOSUE' vécut encore dix ans. Peu de tems avant sa mort, il renouvela l'Alliance de Dieu avec le Peuple, & écrivit toutes ces choses dans un Livre. Il avoit remarqué dans ce Peuple un triste penchant à l'Idolatrie; il alloit le laisser au milieu de Nations superstitieuses. Il étoit à craindre qu'il ne voulut allier le culte du vrai Dieu avec celui des Idoles. Il convoque donc toutes les Tribus; il leur retrace les graces inestimables que l'Eternel leur a faites. Il les exhorte surtout à se garder de l'exemple contagieux des Cananéens; „ Vous êtes les „ maîtres, dit-il, de choisir aujourd'hui „ qui vous voulés servir, ou les Dieux „ que vos Pères ont adoré, ou les „ Dieux des Amorrhéens, ou le Dieu „ saint, fort, & jaloux: Mais pour „ moi & la maison de mon Père nous „ ne servirons que le Seigneur. „ Le Peuple touché lui répond à haute voix: *L'Eternel est nôtre Dieu; nous ne voulons servir que lui.* Alors ce respectable Chef leur dénonce, que leur fidélité à cet égard, deviendra pour eux une source de prospérités & de bonheur; mais que s'ils tournent leurs cœurs vers les Dieux étrangers, toutes les ca-

lamités fondront sur leurs têtes coupables.

Peu de tems après JOSUE' meurt âgé de cent & dix ans; & sa mort est bientôt suivie de celles d'ELEAZAR, & du reste des Anciens. Avec eux s'évanouit le souvenir de JOSUE' & la crainte du Seigneur; en moins de vingt ans, ils se plongèrent dans la plus honteuse Idolatrie.

LAUSANNE.





## L E T T R E

*Ecritte de Leipfig, par une Genevoise, à une  
de ses Amies à Genève.*

**T**U te rapelles fans doute encore , ma chère Amie , ce jour fameux par la foule de monde , qui fortit des Remparts de nôtre chère patrie; nous étions toutes intéressées à courir à un spectacle , de la réussite duquel pouvoit dépendre dans la fuite & nôtre conservation , & celle de tant d'autres nous mêmes.

Nos Epoux , nos Parens & nos Amis , les armes à la main , vouloient montrer que dans l'ocasion ils sauroient conserver leurs Dieux Pénates , & que nous étions en sûreté sous leurs ailes.

Avec quel plaisir Genève étonnée ne vit-elle pas dans son sein une pépinière d'hommes , qu'on croioit auparavant ne savoir manier que les instrumens propres à leur métier , sortir tout à coup de leur laboratoire , & come autant de Romains , qui venoient s'enrôler sous les enseignes de leurs Consuls , montrer qu'ils leur étoient égaux , & qu'il ne leur manquoit que l'ocasion pour mériter le nom de Héros.

De quels Chants d'allégresse les airs ne rétentirent-ils pas ce jour là ! O nos chers Ancêtres, illustres Fondateurs de notre République, ô nos Pères, vous qui l'avez conservée avec tant de peine & tant de valeur, quelle ne seroit pas votre joie de voir vos enfans dignes de l'héritage que vous leur avez laissé ! Pardonne mon enthousiasme, ma chère Amie, le bien que je souhaite à ma Patrie, l'amour que j'ai pour elle, peut-être un peu de prévention m'a tout montré dans son beau, & tout cela est excusable dans une bone Citoyenne.

Quoiqu'il en soit, ma chère EMILIE, je fus jalouse ; mes Compagnes le furent aussi : Quoi ! nous disions nous les unes aux autres, les homes feront-ils seuls exposés aux coups de nos ennemis & seuls en état de défendre notre chère Patrie ; & nous, la quenouille & le fuseau à la main, serons nous toujours semblables à des Femmes ? Soions plutôt de vraies Républicaines, s'écria tout à coup la charmante DOROTHE'E ! Tu conois cette aimable Fille, ses graces & sa vivacité lui foumettent tous les cœurs ; elle les enchaîne & chacun se croit heureux de l'être par elle ; soions plutôt de vraies Républicaines, s'écria-t-elle donc, n'a-t-on jamais vû des Femmes défendre elles mêmes leur Patrie, & répandre encore la terreur & l'épouvante par tout ?

Chères AMAZONES, vous qui fûtes la

gloire & le soutien de nôtre Sexe & de vôtre Nation nous vous imiterons !

Ne pensés vous pas come moi mes chéres Amies? Je lis dans vos yeux & sur vôtre visage l'impatience où vous êtes de suivre leurs traces; faisons tout pour cela. Permettés moi donc de vous faire part de mes idées.

Que quelques unes de nous déguifent leur sexe; qu'elles aillent vers des Troupes bien disciplinées & bien exercées, se mettre en état de nous doner d'utiles leçons; qu'elles reviennent ensuite, & elles nous trouveront dociles & attentives.

DOROTHE'E se tût alors; chacune aplaudit à ce qu'elle avoit dit, & elle fut unanimément élue pour nôtre Général, avec ordre de partir elle même tout de suite, & de choisir celles qu'elle croioit les plus propres à l'accompagner. Ton amie fut nommée avec quelques autres, & il y a près d'un an que nous sommes parties pour cela; nous faisons nôtre possible pour réussir & nous espérons d'en venir à bout.

JULIE te remettra cette Lettre; nous l'envoions vous aprendre le maniement des armes, qu'elle fait déjà fort bien; dans peu nous viendrons vous enseigner le reste.

J U I N 1762.

639

Tu te piqueras d'honneur je suis sûre ,  
ma chère Amie, je compte sur toi & nous  
y comptons toutes , montre cette Lettre à  
toutes nos camarades , & crois moi toute  
à toi.

FRANÇOISE C\*\*\*\*\*

J'ai pris le nom de *La Terreur* ; tu vois  
par là que je suis déjà guerrière de nom ,  
il ne me manque plus que de l'être d'é-  
fet.





## E X T R A I T

De LA VIE ET LES AVANTURES de JOSEPH THOMPSON; *traduit de l'Anglois; trois Vol. in-12.*

CET Ouvrage est distribué en soixante-quatre Chapitres; & c'est le héros du Roman qui est censé raconter lui même ses aventures. Il est né dans un Village de la Province d'Yorck, dont son Père étoit Curé. Nous passerons sous silence les premières années de son éducation, qui ne présentent que des tours d'espièglerie. THOMPSON devient amoureux de la Fille d'un Gentilhomme de son voisinage, apellée MISS LOUISE, dont il est également aimé; mais un voyage qu'il est obligé de faire à Londres, interrompt leur liaison. Quand il est question de choisir un état, son Père lui tient un Discours que nous croions devoir rapporter pour ceux qui pourroient se trouver dans le meme cas.

„ Vous êtes maintenant, mon Fils, dans  
 „ l'âge de songer à un état, qui puisse dans la  
 „ suite vous mettre à portée de vivre heu-  
 „ reux, & de rendre service à la patrie. Je  
 „ n'ai pas jugé à propos de vous envoyer à l'U-

„ Université; vous avez dû sentir par là que je  
 „ n'ai pas dessein que vous preniez le parti  
 „ de l'Eglise. Non, mon Fils, croiez moi,  
 „ les désagrémens indispensables de cet état,  
 „ & le mépris général & quelquefois trop  
 „ bien fondé qu'éprouvent quelques-uns de  
 „ ceux qui l'ont embrassé, sont des raisons  
 „ suffisantes pour vous en détourner. Vos  
 „ dispositions personnelles m'auroient engagé  
 „ à vous proposer le Service préférablement à  
 „ toute autre chose; mais il faut avoir des  
 „ amis en place, & une fortune à l'abri des  
 „ revers; sans cela, le mérite le plus solide n'y  
 „ fait pas grande fortune; & je crois qu'on  
 „ ne peut gueres y trouver le bonheur, pour  
 „ peu qu'un Officier se sente de penchant  
 „ pour le mariage. Je ne vous conseillerai  
 „ pas non plus le parti du Barreau, sur le  
 „ pied où il est maintenant, par la faute de  
 „ ceux qui en font profession. A l'égard de  
 „ la Médecine, j'y trouve autant & même plus  
 „ d'inconvéniens encore que dans les états  
 „ précédens. Vous savez que j'aime ma patrie,  
 „ & que je desirerois pouvoir la servir en vous  
 „ procurant un sort heureux; ainsi ne soiez  
 „ pas surpris si j'ai la plus haute estime pour  
 „ les Négocians. Ce sont eux qui en repen-  
 „ dant dans le Public tous les avantages du  
 „ Commerce, soutiennent les richesses de l'E-  
 „ tat & l'indépendance de la Nation.

„ les autres Professions dont je viens de par-  
 „ ler, un home qui veut réussir doit nécessaire-  
 „ ment se prêter à une espèce de servitude  
 „ & de bassesse, & je ne voudrois pas pour  
 „ tout au monde vous y contraindre; au  
 „ lieu que vous pouvez porter dans le Co-  
 „ merce une généreuse indépendance, pour-  
 „ vû que vous vous y conduisiez avec sagesse  
 „ & probité: Vous deviendrez un Membre  
 „ nécessaire & considérable dans l'Etat, & à  
 „ portée de rendre service à vos parens & à  
 „ vos amis.

THOMPSON est mis chez un Marchand à Londres pour y apprendre le Commerce. Il y avoit dans cette maison une Servante jeune & jolie, dont il devient amoureux, ou plutôt qui devient amoureuse de lui, & lui fait une déclaration. Cette Fille devient grosse; il la met dans une Chambre garnie, en a soin jusqu'à ce qu'elle acouche, & continue à vivre avec elle, jusqu'à ce qu'il en éprouve des infidélités. Depuis ce moment jusqu'à la fin du premier Volume, la vie de THOMPSON ne présente que des aventures de cabaret, de maisons de jeu & de lieux de prostitution. Le jeune home s'en retourne dans sa famille. Il revoit MISS LOUISE, sa première inclination, & elle lui renouvelle tous les sermens de son amour. Le Père de la Demoiselle, qui avoit promis sa Fille à un de ses parens, dé-

saprouvoit par conféquent ses liaisons avec  
 THOMPSON. Aiant un jour surpris ce der-  
 nier qui embrassoit Miss LOUISE, il la chassa  
 de sa maison. Les deux Amans sont obligés  
 de se séparer. THOMPSON se retrouve enga-  
 gé dans d'autres aventures dont nous supri-  
 merons le détail, pour le ramener à Miss  
 LOUISE. Il apprend que cette Fille a été mise  
 sous la conduite d'une Tante dans la Provin-  
 ce de Somerset. Bientôt après on lui mar-  
 que, que sa maitresse est morte, & cette nou-  
 velle le jette dans la plus grande consterna-  
 tion. Pour se consoler, il imagine de s'en-  
 nivrer de vin & de liqueurs, & dès ce mo-  
 ment il prend le parti de ne plus vivre qu'au  
 cabaret. De-là d'autres aventures qu'entraî-  
 nent nécessairement l'ivrognerie & la débau-  
 che, & dont le détail offre des scènes peu dif-  
 férentes de celles qui ont précédé. Il se bat,  
 se ruine au jeu, est mis en prison, & à  
 cette occasion l'Auteur fait les réflexions sui-  
 vantes : „ Il n'y a point d'état plus facheux &  
 „ plus déplorable que celui d'un infortuné,  
 „ emprisonné pour dettes. Ses amis fatigués  
 „ de ses importunités l'abandonnent bientôt  
 „ à son sort, & se contentent de lui repro-  
 „ cher sévèrement ses extravagances & sa  
 „ faute. Pour ses ennemis, come ils le voient  
 „ hors d'état d'exercer son ressentiment, ils  
 „ l'acablent des invectives les plus amères.

que la méchanceté & leur sot orgueil peut-  
 vent leur suggérer. Ses Créanciers irrités  
 du tort qu'il leur fait, ne sont que trop  
 portés à trouver de la justice dans sa déten-  
 tion ; & s'arrogant avec fierté l'autorité  
 du Ciel qui s'est réservé la vengeance, ils  
 se font une espèce de plaisir d'augmenter ses  
 tourmens, sans songer que Dieu a reco-  
 mandé la douceur & la charité envers les  
 prisonniers, come une des principales ver-  
 tus du Chrétien. Si l'on doit des égards à  
 tous les hommes en général, combien plus  
 n'est-on pas obligé d'en marquer pour des  
 gens que le malheur plutôt que leur faute a  
 ainsi séquestrés du reste des autres hommes.  
 Combien n'en ai-je pas vû qui autoient  
 rendu les plus grands services au Public ;  
 réduits à la misère, dans le fond d'une pri-  
 son, & hors d'état de faire usage de leurs  
 talens ! La faim les minoit insensiblement,  
 l'oppression continuelle qu'ils y souffroient,  
 les réduisoit au point de mourir dans l'é-  
 tat le plus triste. Nos prisons sont remplies  
 de gens qui, dans l'amertume de leur cœur,  
 maudissent à chaque instant le jour de leur  
 naissance, & appellent la mort à leur se-  
 cours, come le seul remède à leur misère.  
 O Angleterre ! terre de liberté ! coment  
 peux-tu envisager une pareille disgrâce, &  
 souffrir sous ton Gouvernement, que les

„ Arts , les Sciences & les travaux utiles soient  
 „ privés d'un si grand nombre de gens qui les  
 „ feroient fleurir ?

La Mère de THOMPSON vient le tirer de sa prison. Il est envoyé aux Indes Orientales pour y faire le Commerce. Ce voiage ocupe une bone partie du troisiéme Volume , où l'on trouve toutes les aventures qui arrivent ordinairement à ceux qui voient sur Mer. Ce sont encore des détails que les Loix de l'analyse ne nous permettent pas de présenter à nos Lecteurs.

A son retour en Angleterre , THOMPSON est pris par les François ; ce qui lui procure un voiage à Paris. Il retrouve dans cette Ville cette MISS LOUISE dont nous avons dit qu'il avoit été amoureux. Cette Fille qu'on vouloit marier malgré elle à un home qu'elle n'aimoit pas , avoit feint d'être morte ; & de concert avec sa Tante , elle s'étoit évadée & fait conduire à Paris. Les deux Amans s'en retournent en Angleterre , & le Père de la Demoiselle devenu plus raisonnable , ne s'oppose plus à une inclination qui est enfin couronnée par un heureux himen.

Ce Roman qui peut servir d'instruction aux jeunes gens d'une condition comune , est un excellent Traité de Morale Bourgeoise. Les ombres du vice y sont tellemens-

ménagées , qu'elles y font briller la vertu dans tout son éclat. Si les personnages ne font pas toujours par eux-mêmes des Etres bien importans, les caractères en font d'ailleurs si bien foutenus , on les place dans des ocasions quelquefois si attendriffantes , que le Lecteur ne peut s'empêcher de s'y intéreffer vivement. Quant au ftile du Traducteur , on en peut juger par les diférens morceaux que nous avons cités.





## L' E S S A I S O N S

A M. T \* \*

L' E T E'.

**A**PRE'S avoir fait la peinture du Printems, il me reste à faire celle des autres Saisons ; je comence par l'Eté qui le suit de près , ainsi qu'un jour succède avec rapidité à l'autre.

Hâtons nous , le Temps fuit , & nous traîne avec soi ;  
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

L'Eté ne tient pas toujours ce que le Printems promet ; les chaleurs brulantes font tomber les fleurs , ou dessèchent & confument les fruits , avant qu'ils soient parvenus à leur maturité ; les animaux & les Hommes sont dévorés par une soif ardente ; il faut que l'Hiver leur fournisse une glace , qui contribue à les rafraichir , ou à les désalterer ; les Rivières leur ouvrent leur sein humide , & le bain les garantit de l'apreté de la chaleur ; mais ce secours peut leur devenir funeste.

Redoutés , jeunes Gens , un plaisir trompeur ; le péril le plus à craindre , est celui qu'on ne craint pas. Ne per-

## 648 JOURNAL HELVETIQUE

dés jamais de vüe le rivage. Vos forces ne font pas inépuisables : Elles peuvent vous manquer loin des bords , & dans le plus pressant besoin. Le Fleuve le plus calme a ses écueils & ses précipices ; l'art de nager ne peut vous sauver , si vous vous troublés , si un vertige vous surprend & que vous succombiés sous le poids de la crainte , ou de vôtre foiblesse. Ni les vœux de la tendre HERO , ni le secours de l'Amour , ne purent sauver du naufrage le jeune LEANDRE , que sa maitresse désolée trouva étendu sur le rivage , lorsqu'elle l'atendoit avec impatience pour l'embrasser : Il avoit affronté , pour éteindre ses feux & la voir , les périls de la Mer , l'horreur de la nuit , & de la tempête ; la mort qui le frapa dans le sein des eaux trompa son espérance , & celle d'une Amante éplorée , qui faisoit son bonheur de l'aimer & de lui plaire. Combien de fois , attentive à le voir venir , ne parcourroit-elle pas de l'œil les bords de l'Hellepont , & ne mesuroit-elle pas la distance qui les séparoit , & l'étendue du détroit , à la foible lueur d'une lampe. La surface de la Mer , lorsque le clair de Lune lui permettoit de la considérer , lui paroïsoit immense. Quels desirs & quels transports à l'approche de son Amant , lors qu'elle le voïoit fendre les ondes , & qu'elle apercevoit sa tête s'élever au dessus d'elles ?

Sur lui les yeux fixés, attentive, atendrie,  
 Elle envioit le sort du flot qui le couvroit,  
 Du Zéphir qui le soutenoit,  
 Et qui d'une façon hardie  
 Dans ses blonds cheveux badinoit.  
 Paté des feuls atraits de la simple nature,  
 Qu'elle trouvoit beau son Amant!  
 La plus magnifique parure  
 Ne sauroit égaler un pareil ornement.

La Glace (\*) & le bain ne font pas les seuls secours que la Providence nous ait ménagés pour nous défendre des traits d'un Soleil brulant; elle a fait meurir en Eté la groseille, la fraise délicieuse, la framboise odorante, & le melon sucré: Elle a voulu que les fruits les plus rafraichissans nous invitassent à les cueillir par leur couleur, & leur aromate, lorsque la chaleur excessive nous les rendoit les plus nécessaires; heureux, si les Insectes ne les partageoient pas avec nous, & ne les déroboient pas à nos besoins! Plus heureux encore, si

---

(\*) La glace est si forte en Moscovie qu'on fit un Château de glace avec toutes ses proportions & ses ornemens. L'Impératrice y fit collation avec quelques Dames, l'on tira à son arrivée quelques Picces de Canon faits de glace, dont les boulets portèrent assés loin. Cet Edifice subsista assés longtems.

les vents impétueux, la grêle & la foudre, ne les moissonnent pas avant que nous puissions en profiter: Le bruit du tonnerre n'est pas le seul mal qu'il fasse aux Hommes; si la terreur qu'il inspire ne menaçoit que le coupable, mais il écrase quelquefois l'innocent, les exhalaisons enflammées que le Soleil élève de la terre en brisant la nuée, la fait précipiter en torrent, les vallons en sont submergés, les Troupeaux & les Pasteurs sont quelquefois engloutis dans le sein des eaux, leurs pâturages en sont inondés; elles entraînent leurs frêles cabanes; & l'espérance du moissonneur est évanouie. Le feu & l'eau semblent s'armer contre les mortels, & concourir à l'envi à leur destruction:

Ministre du Dieu des tempêtes

Foudre meurtrière c'est toi

Que j'entens & que j'aperçois

Prête d'éclater sur nos têtes.

Que le coupable seul éprouve ton courroux;

Et que Dieu t'éloigne de nous!

Mais je te vois rompre tes chaînes,

Ces fillons de feu, ces terreurs.

En redoublant toutes nos peines,

Sont le signal de nos fureurs.

La chaleur brûlante de l'Été, par les accidens qu'elle produit, ne nuit pas seulement

aux fleurs & aux fruits ; elle ataqe encore la fanté de l'home , & la vie même ; ce n'est pas affés , elle enflame le fang , & fournit aux paffions un aliment & un aiguillon qui les nourrit , & qui les irrite.

Oui , lorsque de l'Eté les brulantes chaleurs ,  
 Echaufent nos esprits , & le fang de nos veines ,  
     L'home seduit par des lueurs ,  
     N'embrasse que des ombres vaines  
     Sous le fantôme des grandeurs ;  
 Et prenant au hazard des routes incertaines ,  
     Il est le jouet de l'erreur ,  
     Et ne rencontre que des peines ,  
     Lors qu'il croit trouver le bonheur.

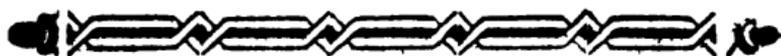
Mais les rosées & les pluies fécondes rafraichissent l'air , & rendent à la Campagne sa verdure & ses ornemens ; tout se ranime , les tiges abatües & desséchées des plantes s'humectent & se relèvent : Les citernes se remplissent. L'home respire avec plus de douceur. C'est ainsi qu'après de vifs & de longs chagrins , les consolations descendent du Ciel come la rosée , & rendent à l'home sa tranquillité & son bonheur ; malheureusement , les pluies font naitre autant d'épines que de fleurs ; l'home ne jouit aussi jamais d'une félicité pure & durable ; à des jours serens succèdent des jours nébuleux. Tout est mê

danş ce monde. Il faut s'atendre à des revers & des calamités. L'home ainsi que la Terre est exposé à des vents & à des tempêtes:

Les disgraces déseſpérées  
Et de nul espoir temperées  
Sont afreuses à soutenir :

Mais leur charge est moins importune ,  
Lors qu'on gémit d'une infortune  
Qu'on espère de voir finir.

Ce mélange & cette viciffitude font l'effet des Loix générales & primitives , & se trouvent dans le retour & la circulation des Saisons , come dans la révolution des Etats. Rien n'est ici permanent & stable ; nous flottons sans cesse d'un objet à l'autre , & nous ſomes emportés par un tourbillon continuel. Il n'y a presque qu'un pas de la vie à la mort , & l'home dont la vie est si courte , forme des projets , come s'il ne devoit jamais mourir ! Son existence n'est qu'un point dans l'Eternité & dans l'Univers , & ses desirs sont immenses ! ô Home qui te fais centre de tout , ta propre fragilité , ta foiblesse , ton ignorance , ne te doneront elles jamais des leçons de sagesse ? Considère avec quelle rapidité les jours & les saisons s'écoulent , & aprens à mourir.



## E X T R A I T

*De L'ECUEIL DU SAGE, Comédie nouvelle en V. Actes, représentée pour la première fois le 18. janvier au Theatre de la Comédie Françoisje à Paris,*

**M**ATHURIN, riche Fermier, ouvre la Scène avec le BAILLI du Village, qu'il consulte sur le projet qu'il a formé d'épouser ACANTE, Fille de DIGNANT vieux Domestique de la Maison du Seigneur de l'endroit. Le Fermier a quelques scrupules : ACANTE répugne à ce Mariage, & son Père ne paroît pas avoir trop envie de la lui acorder ; le nom même d'ACANTE lui déplaît ; il ne le trouve pas assez Villageois. Cela donne occasion au BAILLI de faire sur ce Nom un grand étalage d'érudition, qui rend la Scène fort comique. Il lui représente que COLLETTE, qu'il avoit fréquentée long-tems, apporteroit des oppositions à ce Mariage ; mais MATHURIN, s'imaginant que la richeffe dispense de tout, persiste dans ses vûes pour ACANTE & veut même terminer ce Mariage des le soir, avant l'arrivée du Marquis, Seigneur du lieu, qui est attendu chaque jour. Le BAILLI au contraire, lui conseille d'attendre cette arrivée,

654 JOURNAL HELVETIQUE

MATHURIN la redoute sur tout à cause du Droit que la Coutume de Picardie donoit au Seigneur, d'entretenir tête à tête pendant une demi heure de tems une Fiancée avant son Mariage : Il dit là dessus :

. . . . Eh oui, ma tête est peu savante,  
Mais on conoit la Coutume impudente  
De ces Seigneurs de ce Canton Picard.  
C'est bien assés qu'à nos Biens on ait part,  
Sans avoir droit. . . .

L E B A I L L I .

Ce droit est fort honête .

Il est permis de parler tête à tête  
A sa Sujette , afin de la tourner  
A son devoir & de l'endoctriner.

Le brusque MATHURIN ne peut s'y prêter.  
Il prétend, dans son rustique raisonnement,  
que la Nature aiant mis une parfaite égalité  
entre tous les homes, aucun ne doit avoir  
droit sur l'autre. Le Bailli combat ainsi ce  
raisonnement :

C'est très bien dit , MATHURIN , mais je gage ,  
Si tes valets te tenoient ce langage ,  
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur leurs dos  
Réfuterait puissamment ce propos.  
Tu les ferois rentrer vite à leur place.

Cet Argument embarasse MATHURIN. Il finit par se fâcher contre le Bailli , qui veut lui faire entendre le Droit Féodal , & qui le renvoie aigrement :

## M A T H U R I N.

. . . . . Bailli trop fufifant !  
 Oui , je dois tout ; j'en engrage dans l'ame ;  
 Mais pallandié je ne dois point ma Femme.

COLETTE vient faire des reproches à MATHURIN de fon inconstance. Il lui déclare brusquement qu'il ne veut plus d'elle , & qu'il veut ACANTE, qui s'aproche avec DIGNANT. MATHURIN le presse de finir. COLETTE s'y oppose , en se fondant sur ce qu'il la trompe depuis 14. mois. Elle prie aussi ACANTE de le renvoyer ; celle-ci répond

. . . . . Hélas ! très volontiers.

Ces opositions ne font qu'animer l'obstination du riche Fermier , qui continue à presser le Père d'ACANTE. Celui-ci s'exuse sur ce qu'il ne doit rien finir sans le contentement du Seigneur. Il est de Père en fils Domestique & né dans cette Terre. Il doit tout à ce Seigneur ; c'est par lui qu'il subsiste ; le peu d'argent qu'il a amassé, lui a servi à faire élever ACANTE.

Il tient du Bailli que l'éducation de cette Fille est fort supérieure à sa condition ; mais elle est si maltraitée , ainsi que lui même , par la jalouse envie de BERTHE la seconde Femme, qu'il desireroit l'établir. Cette prétendue Belle-Mère survient. MATHURIN a recours à elle ; il irrite son humeur impérieuse. Elle gronde son Mari ; elle injurie ACANTE ; elle ne veut plus nourrir dans sa maison une indolente , inutile aux travaux du ménage , qui emploie le tems à lire des Romans. Elle ne connoit aucun ménagement pour les volontés d'autrui ; c'est la sienne qu'on doit suivre. Elle veut que sur le champ toutes les parties se rendent avec elle chez le BAILLI pour signer le Contrat. Le bon home DIGNANT obtient seulement , qu'on y atendra ACANTE , pour la laisser respirer un moment , & prendre son parti.

ACANTE désolée , confie son chagrin à COLETTE. Elle s'informe avec inquiétude si le Seigneur doit bientôt arriver dans sa terre ? COLETTE dit qu'on l'atend , mais elle n'en fait pas d'avantage. Elles espèrent qu'il les protégeroit. ACANTE raconte à COLETTE avec plaisir , qu'elle a entendu dire de grandes choses de lui. Il a fait des merveilles à Metz ; & CHARLES QUINT même a loué sa valeur. Ce trait , ingénieusement placé , détermine l'époque de l'action dramatique , & fonde le

Droit sur lequel elle est établie. Ces circonstances touchent peu COLETTE; elle ne cherche qu'à engager ACANTE à ne lui pas nuire. Celle-ci y est toute disposée. Elle a été menée quelquefois chez DORMENE, & chez une vieille Dame nommée LAURE, dans ce qu'elle appelle un Château voisin, mais que COLETTE ne regarde que come une maison, moins belle que le logis de MATHURIN. ACANTE reprend COLETTE de son dédain pour la pauvreté de ces Dames :

. . . . . Les gens d'un certain nom,  
 J'ai remarqué cela, chère COLETTE,  
 En savent plus, ont l'ame autrement faite,  
 Ont plus d'esprit, des sentimens plus grands,  
 Meilleurs que nous, &c.

C O L E T T E.

Oui, dès leurs premiers ans,  
 Avec grand soin, leur ame est façonnée;  
 La nôtre, hélas! languit abandonnée.  
 Come on apprend à chanter, à danser,  
 Les gens de bien apprenent à penser.

ACANTE dit que son ame s'élève; elle avoue qu'elle a de l'orgueil quand elle converse avec ces Dames. COLETTE l'exhorte à fuir Mad. BERTHE & M. MATHURIN, mais

elle n'ose l'entreprendre ; elles se promettent réciproquement de faire leurs efforts, l'une pour avoir ce MATHURIN, & l'autre pour ne le pas avoir.

## A C T E S E C O N D.

**L**E BAILLI établit comiquement son Audience sous les arbres ; COLETTE y comparoit. Cette Scène est très piquante, & a toujours fait plaisir dans la Réprésentation. L'affectation des formules du Barreau, & la manière de faire parade d'érudition, fournissent d'abord plusieurs traits comiques au rôle du BAILLI, & soutiennent son caractère. Il presse COLETTE de produire des Lettres ; mais MATHURIN n'écrivoit point. Elle ajoute :

Quand tous les jours on parle tête à tête  
A son amant, d'une manière honête,  
Pourquoi s'écrire ? A quoi bon ?....

L E B A I L L I.

Des tèmoin ? Pas d'avantage.

C O L E T T E.

. . . . . Mon témoin, c'est moi même.

Est-ce qu'on prend des tèmoinS quand on s'aime ?

. . . . .  
 . . . . .

Je l'écoutois , & c'étoit en présence  
 De nos moutons , dans son pré , dans le mien :  
 Ils ont tout vù ; mais ils ne disent rien.

Sans écrits , sans tèmoinS , on ne peut rien constater. COLETTE gémit de ce qu'un MATHURIN aura impunément abusé l'innocence... Le BAILLI , suivant l'esprit de son état , fait cette expression pour établir un délit ; mais le verbal du BAILLI choque la délicatesse de COLETTE. Cependant le desir de réussir la rend moins difficile. Le BAILLI l'interroge encore & veut des détails ; l'honneur & la réputation sont allarmés ; COLETTE se fache sérieusement ; le BAILLI prend de l'humeur & prononce ainsi :

Depuis longtems envain je vous écoute ;  
 Vous n'avez rien prouvé , je vous déboute.

COLETTE ne peut supporter d'être déboutée. Cette injure la chagrine & la met en fureur. Elle s'obstine avec le BAILLI qui la quite. Dès qu'elle aperçoit ACANTE , elle lui confie le malheur d'être déboutée. Celle-ci lui confirme encore sa répugnance invincible

pour MATHURIN. Elle se reproche d'avoir des sentimens trop hauts; elle les a puisez dans des Romans, que lui prête le BAILLI. COLETTE ne fait ce que c'est que les Romans; mais l'idée de ces Romans rapelle à ACANTE celle du Marquis. Elle ne l'a vû qu'une fois dans le Pais, il y a plus d'un an: Cependant elle se ressouvient combien il étoit afable & come il l'avoit gracieusement acueillie. Il parloit, selon elle, une langué toute étonnante, quoique naturelle; elle auroit voulu l'entendre tout le jour. COLETTE n'a que des idées confuses de ce qui est tres distinctement présent à la mémoire d'ACANTE. Dans une ocaſion, où il perça un Sanglier qui s'élançoit sur lui, ACANTE auroit désiré qu'il eût démêlé sa voix à travers toutes celles qui s'élevèrent alors. Son départ est ce qui l'avoit le plus affectée:

On l'entouroit; je n'étois pas bien loin;  
 Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,  
 Tous les Romans ont le don de me plaire;  
 Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui:  
 Il me paroît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE soupçonne qu'ACANTE pourroit bien avoir un secret penchant pour le Marquis. ACANTE n'ose se le permettre; mais elle ne cache pas à son amie, que depuis

qu'elle l'a vû, elle ne peut en aimer d'autre. On parle de ceux qui l'accompagnoient, & particulièrement de son parent le Chevalier. ACANTE l'a trouvé étourdi, fufifant, entreprenant; ses airs, son insolence l'avoient révolté. Elle avoit même été obligée de réprimer la hardieffe de ses poursuites; il avoit parû étoné par sa fermeté. Elle convient pourtant que ce Chevalier seroit affés passable, s'il étoit plus modeste. (Ménagement adroit dans ce portrait relativement au dénouement de l'intrigue.) ACANTE revient à sa situation; elle va être fiancée; le Seigneur arrivera trop tard: Elle a dessein d'aller se réfugier chez DORMENE. COLETTE l'afermit tant qu'elle peut dans ce projet; elle lui offre le secours de sa Mère; elle veut l'emmener sur le champ; mais tout est déconcerté par la facheuse Belle-Mère.

Mad. BERTHE surprend ACANTE qui prenoit une autre route que celle de son logis; elle la traite durement. ACANTE implore DIGNANT, & n'adresse ses excuses qu'à lui, come étant son Père. Quoique COLETTE voie les fiançailles toutes prêtes, elle n'en menace pas moins MATHURIN qu'il n'aura pas ACANTE.

CHAMPAGNE avant-coureur du Marquis, arrive en ce moment; on a sauvé Metz; la campagne est terminée. Il parle de son Maî

tre , suivant l'usage des Valets; il vante beaucoup son courage , mais il lui reproche d'être trop sérieux. Il fait amitié à tout le monde ; il apprend avec joie les apprêts d'une Nôce ; il promet que son Maître en fera les fraix & protégera les mariés. Comme CHAMPAGNE annonce la prochaine arrivée du Marquis, ACANTE conjure son Père & même sa Belle-Mère, ( qu'elle n'implore que cette fois ) de différer son Mariage, jusqu'à ce moment. DIGNANT y consent volontiers, mais l'impérieuse BERTHE s'y oppose.

Elle veut au contraire que l'on se hâte d'avantage de terminer ; elle ordonne à son Mari de tout disposer pour cela, & emmène d'autorité toute la Famille avec elle.

Le Chevalier GERNANCE a devancé le Marquis, qu'il accuse de n'être pressé de rien & de voyager comme un Ambassadeur. Il expose toute l'étourderie de son âge & de son caractère, par le projet qu'il confie à CHAMPAGNE d'enlever la jeune fiancée avant que le Marquis soit arrivé. Il se propose de la conduire dans la Maison de DORMENE & de LAURE, qu'il a rencontrées allant chez quelques vieilles du Canton. Le nom de LAURE rappelle à CHAMPAGNE que cette Dame a été jeune, & que le Père du Chevalier avoit eû avec elle une liaison, où chacun d'eux avoit fait une assez mauvaise affaire. Ce Père étoit,

dit CHAMPAGNE , un Maître débauché , enlevant les belles , & s'en moquant apres. Il doute que cet enlèvement paroisse aussi plaisant au Marquis qu'au Chevalier ; celui-ci le rassure. On entend du bruit ; on voit de loin arriver le Marquis ; cela n'empêche pas GERANCE d'assigner le rendez vous au soir , pour le projet qu'il a formé. Ils vont au devant du Marquis.

### A C T E T R O I S I E M E .

**L**A Scène change & devient un Sallon du Château. Le Marquis entre avec le Chevalier ; il se félicite de retrouver dans sa terre la paix du cœur ; loin de l'illusion & du manège des Cours :

Tous ces grands riens , ces pompeuses chimères,  
Ces vanités , ces ombres passagères ,  
Au fond du cœur laissent un vuide affreux ;  
C'est avec nous que nous sommes heureux.

Le Chevalier est fort loin de ce goût , que voudroit lui inspirer son parent. Il s'occupe de la nôce qu'on prépare ; le Marquis en est déjà prévenu. ACANTE est sage , MATHURIN est riche , il aprouve ce Mariage.

. . . . .  
 . . . . .  
 C'est (ajoute t il) un bonheur bien digne de mes  
 vœux

En arrivant de faire deux heureux.

Sur ce que le Chevalier s'échape à dire qu'ACANTE pourroit en faire un troisiéme, il lui reproche son libertinage, mais sans févérité & en home du monde, dont l'honneur & la probité guident la morale. Il lui remet sous les yeux la conduite de son Père, (du Chevalier) qui a fait mourir sa Mére de douleur, & qui a péri lui même assassiné. Toutes ces circonstances sont pathétiques & sont en même tems autant de cordes nécessaires à l'intrigue. Le Chevalier soutenant son caractère, ne croit pas qu'il dépende toujours de soi d'être sage. Le Marquis se propose pour exemple, en convenant qu'il a réprimé à l'égard d'ACANTE, des desirs qui lui auroient occasioné des peines, s'il n'avoit pas réüssi, & le succès, des remords éternels. Sur la menace que lui fait le Chevalier du titre ridicule de Philosophe, le Marquis replique :

. . . . . Oh ! Pétrange scrupule !  
 Ce noble nom, ce nom tant combatu,  
 Que veut-il dire ? Amour de la vertu.

Le fat en raille avec étourderie ;  
 Le sot le craint ; le méchant le décrie ;  
 L'home de bien dédaigne les propos  
 Des étourdis , des méchans & des sots :  
 &c.

Le Marquis confie à son parent qu'il veut s'établir a la campagne , & pour cela se marier. Il lui propose d'en faire autant ; le Chevalier rejette fort loin cette offre. Le Marquis veut choisir une Femme moins jeune & moins jolie , que d'un caractère aimable , plus noble , que riche. DORMENE enfin est l'objet de ses vûes. Le Chevalier opose la pauvreté de cette Dame ; à quoi le Marquis répond avec quelque vivacité :

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur , si précieux ,  
 De relever l'indigente noblesse ;  
 De préférer l'honneur à la richesse.  
 C'est l'honneur seul , qui chez nous doit former  
 Tout nôtre sang ; lui seul doit animer  
 Ce sang reçu de nos braves Ancêtres ,  
 Qui dans les camps doit couler pour nos Maitres.

DORMENE n'a point été informée des desseins du Marquis ; il veut les mûrir & les peser ; le Chevalier le menace de succomber quelque jour.

Les étourdis esquivent l'esclavage ;  
 Mais un coup d'œil peut subjuguier un sage.

Toute la Nôce entre dans le fallon ; le BAILLI à la tête , & faisant le maître des cérémonies. Tous les garçons du Bourg font cortège. Le tout forme sur la Scène un tableau qui seroit un agréable Pendant à celui de la dot par M. GRUZE, tant admiré , & qui a déjà fourni un sujet au Théâtre (\*). Le BAILLI comence une harangue où il fait venir les Grecs. Le Seigneur le tire d'embaras avec bonté , en lui disant , les Grecs sont superflus ; je suis Picard. COLETTE déclare ses motifs d'opposition ; mais le BAILLI dit gravement , qu'elle est déboutée ; elle soutient qu'on engage ACANTE contre son gré , & qu'on la violente sur ce mariage. Ceci intéresse vivement le Seigneur ; il l'intèroge elle même sur cela. ACANTE n'ose en cette occasion déclarer ses vrais sentimens :

Je dois ( dit-elle ) d'un Père , avec raison chéri ,  
 Suivre les Loix ; il me done un mari.

Cette réponse modeste ne peut éclairer le

---

(\*) Ce tableau est dans le Cabinet de M. le Marquis de MARIGNI.

Marquis. Il promet en faveur des services de DIGNANT, de protéger les mariés. COLETTE qui demande sa protection l'aura aussi. Il veut laisser ces bones gens libres, & invite le Chevalier à se retirer avec lui. Le BAILLI le rapelle, pour le faire ressouvenir de ses droits, ce qui fache beaucoup MATHURIN. Le Marquis laisse au BAILLI le soin de tout arranger en home sage,

Car de mes droits ( dit-il ) je ne veux disposer ,  
Qu'avec décence , & n'en point abuser.

Il fixe ACANTE ; il la fuit des yeux ; le Chevalier le remarque , & gage contre lui qu'il deviendra bientôt amoureux.

Le BAILLI renvoie tous les gens de la n<sup>o</sup>ce , à l'exception d'ACANTE. DIGNANT la charge expressément , de remettre avant tout au Marquis, un paquet de papiers cacheté, qu'il lui confie , & lui dit un adieu , dont elle ne peut alors pénétrer le sens.

MATHURIN a toujours de l'humeur contre la cérémonie. Quoique le BAILLI l'assure qu'elle ne consiste qu'en un quart d'heure de conversation, chacun sur un siège à six pas de distance. C'est la condition, *sine quâ non*, lui dit le BAILLI ; ce latin l'impatiente ; il faut cependant qu'il forte. Le BAILLI dispose deux sièges , & laisse ACANTE attendre

fon Seigneur. Le Marquis , en s'afféiant , prévient poliment ACANTE des préfens d'usage , qu'il a envoiez chez elle. Celle-ci lui exprime , avec une noble modestie , toute fa reconnoiffance , & lui remet le paquet de papiers ; il croit , avec vraisemblance , que c'est un détail de fes terres ; il a d'autres intérêts. Il engage ACANTE à expliquer , avec toute liberté , fes sentimens sur fon mariage. Elle convient que c'est trop tard exposer fes dégouts ; que la vie des champs la retenant sous les Loix du Marquis , devoit lui devenir plus chère :

Mais après tout , MATHURIN , le Village ,  
 Les Paiffans , leurs mœurs & leur langage  
 Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur.  
 De mon esprit c'est une injuste erreur ;  
 Je la combats ; mais elle a l'avantage ;  
 En frémissant , je fais ce mariage.

Le Marquis fortant vivement de ses réflexions :

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE se jette à ses pieds pour lui demander sa protection & la liberté. Il la relève promptement. Il ne peut concevoir que même avec de l'esprit , on puisse avoir au village

ce ton , ce tour , & le langage si pur : Elle lui explique modestement qu'un peu de soin & de lecture , ont pû corriger en elle la nature. Le Marquis est moins ébloui , dit-il , qu'il n'est enchanté. Les sentimens d'ACANTE commencent à se développer :

C'est vous ( au Marquis ) surtout , vous qui dans ce moment

Formés en moi l'esprit , le sentiment.

Qui m'élevez , qui dans moi faites naître

L'ambition , d'imiter un tel maître.

Le Marquis se sent alors encore plus touché du mérite d'ACANTE. Il ne peut consentir qu'elle s'éloigne ; il convient que MATHURIN cependant mérite peu de la posséder. ACANTE lui demande sa faveur pour la placer auprès de DORMENE & de LAURE de qui elle est aimée. Cette idée plaît assés au Marquis , & lui paroît propre à rompre un indigne Mariage. Cependant ce Mariage est bien avancé ; cela l'embarasse ; il flate néanmoins ACANTE de la faire vivre avec honneur , même dans son Château , auprès de DORMENE. Il veut lui comuniquer un projet : Il s'arrête ; on sent d'où proviennent ses réticences : Elles sont admirablement ménagées pour faire sentir combien , malgré lui , ACANTE s'opose dans le secret de son ame à tout engagement. Mais

le tems ' presse ; il faut prendre un parti : Il s'approche d'ACANTE :

Ecoutez moi

A C A N T E.

Juste Ciel ! si j'écoute !

En cet instant le BAILLI , home d'ordre , entre suivi de MATHURIN. Le quart d'heure est expiré ; en regardant sa montre , le Marquis en convient. MATHURIN demande s'il aura enfin sa fiancée ? Nous verrons , répond brusquement ce Marquis. Il ordonne qu'on ramène ACANTE chez ses parens. La réponse & le ton du Marquis déplaisent fort à MATHURIN , & lui donent de violentes alarmes.

A C T E Q U A T R I E M E.

**L**E Marquis veut se flater qu'il n'a qu'une très forte estime pour ACANTE , & qu'il n'en est pas amoureux. Il reprend son premier projet à l'égard de DORMENE. Il est convenable de lui écrire , avant que d'aller la voir : Il s'y dispose ; il ne peut y parvenir.

( En se frappant le front )

ACANTE est là , qui m'empêche d'écrire,

DIGNANT ,

DIGNANT, BERTHE, & MATHURIN arrivent : Et après des plaintes amères, ils apprenent au Marquis, que la Fiancée a été enlevée par quatre homes, qui l'ont conduite, on ne fait où. Le Marquis envoie tous ses domestiques à leur poursuite. Il fait de vifs reproches à DIGNANT de n'avoir pas mieux défendu sa Fille. Ce bon home dit ingénument, qu'il a dû croire qu'elle étoit enlevée par son ordre. Le Marquis indigné croit que tous ces gens-là ont perdu la tête : Il les fait retirer ; il en appelle un seul ; c'est DIGNANT. Le Marquis juge que GERNANCE est l'Auteur de cet événement ; il se promet qu'il en fera puni. DIGNANT s'approche en tremblant & lui demande s'il a lû les papiers qu'ACANTE a dû lui remettre. Le Marquis rejette cela come hors de propos. DIGNANT frémit de ce que le paquet n'est pas encore ouvert. Le Marquis le reprend ; il s'étonne de le trouver cacheté du sceau de sa maison ; il l'ouvre ; il n'y voit rien d'abord que d'heureux pour ACANTE ; il conoit qu'elle est d'un sang illustre ; que LAURE a remis ce dépôt précieux entre les mains de DIGNANT. Mais LAURE est donc sa Mère ?

Mais ( dit il à DIGNANT ) pourquoi donc lui servez vous de Pere

Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT n'a que le tems de répondre qu'il en avoit l'ordre ; on anonce DORMENE, & le Marquis court au devant d'elle. DORMENE apprend au Marquis que c'est dans sa maison que le Chevalier a conduit le triste objet de son crime ; il en paroît encore plus énorme. Mais GERNANCE est plus coupable qu'il ne croit. . . . Cet intéressant entretien est interrompu par MATHURIN qui anonce le retour d'ACANTE. Le Marquis ordonne à DIGNANT de retourner dans sa Famille, d'y veiller sur ACANTE ; que qui que ce soit n'en approche. L'ordre est même pour MATHURIN, ce qui le fait sortir très mécontent.

DORMENE & le Marquis reprènent l'entretien. C'est peu, dit-elle, qu'ACANTE soit née en secret de cette infortunée LAURE ; que sous ses yeux, elle ait été prête à épouser un Fermier ; ce GERNANCE, qui l'avoit enlevée, est son Frère. La preuve de tous ces faits est dans les papiers que tient encore le Marquis, il les relit avec horreur ; il est acablé de tant de coups. . . . Il veut quitter des lieux si funestes. . . . Il aperçoit GERNANCE qui traverse le fallon & paroît vouloir venir à lui. Il prie DORMENE de s'épargner la vue d'un coupable, qui l'a ofensée ; c'est à lui seul de lui parler.

En voyant approcher GERNANCE qui hé-

fitte & n'ose avancer, le Marquis fait de sages Remarques :

Il semble, ô Ciel ! qu'il conoisse son crime !

Que dans ses yeux je lis d'égarement !

Ah ! l'on n'est pas coupable impunément !

Come il rougit ! come il pâlit, le traître !

A mes regards il tremble de paroître !

C'est quelque chose.

**GERNANCE** aproche enfin; tombe aux pieds du Marquis ; confesse & déteste son extravagance. Le Marquis conserve une sévérité digne de lui & tempérée cependant par un fond de bonté ; il exige de l'honneur & de l'amitié du Chevalier un aveu complet & sans réserve ; il lui est juré : En convenant qu'il est libertin, le Chevalier proteste qu'il a toujours eû le mensonge en horreur. Il avoie donc qu'il s'atendoit aux cris, aux larmes, aux injures :

Mais qu'ai-je vû ? la fermeté, l'honneur,

L'air indigné, mais calme avec grandeur.

Il avoit voulu, poursuivit-il, recourir à cette déférence, genre de séduction plus dangereux souvent, que la violence. Pour toute réponse, **ACANTE** l'avoit conjuré à genoux de la ramener chez le Marquis : Ce n'étoit qu'à ce sujet qu'elle avoit comencé à répandre des larmes.

Le Marquis , avec intérêt.

Que dites vous ?

L E C H E V A L I E R .

Elle vouloit envain

Me les cacher de sa charmante main ;  
 Dans cet état , sa grace atendrissante  
 Enhardissoit mon ardeur imprudente ;  
 Et tout honteux de ma stupidité ,  
 J'ai voulu prendre un peu de liberté ;  
 Non il n'est point de Mère respectable  
 Qui condannant l'erreur d'un Fils coupable ,  
 Le rapellat avec plus de bonté ,  
 A la vertu , dont il s'est écarté. &c. &c. &c.

Le Chevalier ajoute qu'elle ofroit les vertus du Marquis pour modèle ; qu'elle a souvent parlé de lui : Qu'interdit , plein de respect , honteux de ses fureurs , il les avoit réprimé ; lorsque les deux Dames à leur retour , éfraïées de le voir maitre de leur logis accompagné de trois bandits , la plus âgée s'étoit écriée :

Ah ! je crois voir GERNANCE ; c'est son Fils...  
 C'est lui... je meurs ... à ces mots je frémis.  
 Et la douleur , l'éfroi de cette Dame ,  
 Au même instant ont passé dans mon ame,

Je tombe aux pieds de DORMENE & je fors  
 Confus , soumis , pénétré de remords.

Le Marquis lui prédit que son repentir augmentera en lisant les papiers qu'il lui remet ; il exige encore , que quand il verra ACANTE , il ne lui dira point ce qu'il aura lu. Le Marquis reste seul un moment ; tout l'étonne & l'afflige. ACANTE , la belle ACANTE est de sa Famille ! mais son sang a été souillé par l'action de son Père ! Le beau nom de sa Mère a perdu ses droits par un himen que les Loix ont prosrit. L'himen a été condamné. Que de maux rassemblés ! ACANTE n'en est pas moins aimable , n'en est pas moins vertueuse. Mais les préjugés l'emportent.

DORMENE a vû GERNANCE ; elle compte sur la sincérité de son repentir. Le Marquis s'entretient avec elle du sort d'ACANTE. Le Marquis en y réfléchissant , ne trouve plus sa naissance illégitime. Sa Mère avoit été trompée , par un Mariage qu'elle devoit croire très régulier , & que la seule tyrannie de ses parens avoit fait cesser. Le projet d'avoir voulu unir ACANTE à un Fermier le révolte toujours. DORMENE excuse LAURE sa Mère :

Elle est sans biens ; l'âge , la pauvreté ,  
 Un long malheur ôte la vanité.

Ceci done lieu à la réflexion du Marquis .

elle devrait être gravée dans l'esprit & dans le cœur des grands ou de toutes les personnes opulentes

Le Marquis , en parlant de LAURE ,

Elle est sans bien ! Vôtre noble courage  
L'a recueillit !

D O R M E N E .

Sa misère partage

Le peu que j'ai.

L E M A R Q U I S .

Vous trouvez le moïen ,  
Aïant si peu , de faire encor du bien ?  
Riches & Grands , que le monde contemple ,  
Eh ! suivez donc un si touchant exemple !  
Nous contentons à grands fraix nos desirs :  
Sachons goûter de plus nobles plaisirs !  
Quoi , pour aider l'amitié , la misère  
DORMENE a pû s'ôter le nécessaire ,  
Et vous n'osez doner le superflu ?  
&c.

DORMENE représente au Marquis, que ce fut son Père même , home inflexible , qui oprima LAURE , & qui priva ACANTE de son

état, en faisant casser le Mariage dont elle est née. Nouveau motif pour autoriser le penchant du Marquis; il se promet de tout réparer; mais que doit-il faire? Il craint d'aller trop loin. DORMENE veut le faire expliquer sur cette crainte. Il élude en la priant de le conseiller elle même; DORMENE s'en excuse poliment Il se borne à la prier de l'aider à consoler ACANTE, qui ne fait encore rien de son sort ni de sa naissance.

## A C T E C I N Q U I E M E.

**A**CANTE, dans la première Scène, est instruite par COLETTE, que le Marquis a déchiré ce Contrat que lui avoit présenté MATHURIN, au lieu de le signer; & qu'il a obligé son Fermier d'épouser COLETTE. Que le bruit se répand qu'ACANTE est destinée au Chevalier, & qu'en conséquence, l'enlèvement s'étoit fait de l'aveu du Marquis.

Le Chevalier vient par l'ordre du Marquis, solliciter son pardon auprès d'ACANTE; il en éprouve de justes reproches; elle retient COLETTE auprès d'elle, & COLETTE trouve pourtant ce ravisseur assez aimable. Le Chevalier persiste; en parlant à ACANTE, il lui donne le titre de Madame: Elle s'en offense come d'une dérision insultante:

C'est s'avilir que d'oser recevoir

Un faux honneur , qu'on ne doit point avoir.

Je suis ACANTE , & mon nom doit fufire ;

Il eft fans tache.

Le Chevalier l'affure qu'elle oubliera tout, qu'elle l'aimera , qu'il n'eft point amoureux , & qu'il doit refter auprès d'elle. COLETTE voit venir DORMENE. Confervant jufqu'à la fin fa naïve gaîté , elle finit ainfi fon compliment d'adieu à ACANTE :

. . . . . ; . . . . .  
 . . . . . ; . . . . .

Pour moi je fuis condannée au village.

On ne m'enlève point , & j'en enrage

On vient adieu ; fuis ton brillant deftin :

Et je retourne à mon gros MATHURIN.

ACANTE fe plaint à DORMENE de ce qu'on la laiffé avec fon raviffeur. Elle a recours à DIGNANT , qu'elle croit encore fon Père : Ce-lui-ci lui déclare qu'elle n'en a plus , qu'il n'eft pas le fien , & la prépare ainfi au changement d'état que DORMENE lui révèle , en lui aprenant qu'elle eft Fille de LAURE , & que le Chevalier eft fon Frère. ACANTE demande pourquoi fa Famille lui a fi longtems caché fon nom & fa naiffance. Elle doute encore du bonheur d'être de la famille du Marquis. On lui dit qu'elle fera instruite de

tout. Elle est allarmée de n'avoir pas été informée de cet important secret par le Marquis ; il paroît au même instant ; il entre fort rêveur & fort occupé : Il veut affecter du sang froid : Il s'informe si l'on a instruit ACANTE de son sort : Le sentiment qui dicte tous les Discours d'ACANTE lui fait répondre :

Quel qu'il puisse être , il passe mes souhaits ,  
Je dépendrai de vous plus que jamais.

Le Marquis se propose de faire plus d'un heureux en ce jour. Le Chevalier lui représente la difficulté de remplir tous ses vœux , & de se rendre parfaitement content. C'est par lui que le Marquis veut comencer. Il s'adresse à DORMENE pour savoir si elle a oublié son offense ; selon elle tout est réparé à son égard ; selon le Marquis tout ne l'est pas. Un grand nom & une mauvaise fortune ne laissent pas à son ame bienfaisante de quoi satisfaire ses desirs. Il lui offre , avec la main du Chevalier , un très beau Domaine , en lui demandant , si elle permet cet offre. Une femme aimable & sage , est le meilleur frein qu'il puisse opposer aux mœurs & à l'âge de son parent. Le Chevalier dit , avec une sorte de crainte , qu'à peine il se croit digne de cet honneur ; & DORMENE surprise avec décence , mais d'un ton qui assure de son

consentement & de sa reconnoissance pour le Marquis, qu'elle ne peut en ce moment que l'admirer. Il vient à ACANTE. Il remarque qu'il tremble en lui parlant : Il lui annonce qu'elle va comencer une nouvelle vie avec un Frère, une Mère, une Amie; il lui demande la permission de lui faire un sort heureux & indépendant. L'acte en est passé. Elle vivra riche, honorée, & contente, autant au moins que cela dépend de lui. Son embarras augmente en finissant.

. . . . .

Jaurois voulu. . . . Mais goutez toutes deux

DORMENE & vous, les douceurs fortunées

Que l'amitié done aux ames bien nées.

Un autre bien, que le cœur peut sentir

Est dangereux. . . . . Adieu je vais partir.

A ces derniers mots, la douleur faisc ACANTE. Le Chevalier s'en aperçoit & fait remarquer ses pleurs; elle ne veut, ni ne peut les cacher. En s'adressant au Marquis, elle déclare que le cœur plein de ses bienfaits, elle n'est pas heureuse; son sort a changé, mais son ame est la même. Elle implore sa bonté pour pouvoir aller pleurer dans le sein d'une Mère. Le Marquis vivement émû, veut pénétrer le secret de sa douleur :

De quel chagrin vos sens sont agités ?

Qu'avez vous donc ? Qu'ai-je fait ?

ACANTE ( en pleurant )

Vous partés.

L'effet de cette replique est admirable. Le Marquis ne garde qu'un instant le silence, & lui adresse avec transport les vers suivans, qui complètent le dénouement :

Ah ! C'en est trop ; je n'y tiens plus !  
 Les préjugés font ici superflus.  
 Règnez sur moi , courons chez vôtre Mère ;  
 Je lui dirai , combien vous m'etes chère :

A C A N T E.

Ah ! je tombe à vos pieds.

L E C H E V A L I E R.

Allons , ma Sœur

Que vôtre himen achève son bonheur (\*).  
 Je fus bien fou ; son cœur fut insensible ;  
 Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Ainsi finit cette Comédie , dont le succès a justifié la singularité du genre.

---

(\*) En montrant le Marquis.



## E P I T R E

A M. R. \*

**D**es Plaisirs de ma Solitude  
 Je veux te faire le tableau.  
 Sans soucis, sans inquiétude,  
 Tantôt dans un Verger, tantôt sous un Berceau,  
 Soit la promenade ou l'étude,  
 Me procure un plaisir nouveau.  
 Là s'élève un Pomier, ici croit un Ormeau;  
 Mais tout y vient à l'aventure.  
 On n'y cherche point la parure,  
 Et rien ne s'y plante au cordeau.  
 L'Art est soumis à la nature.  
 J'aime à contempler ces ruisseaux,  
 Roulant sur un lit de verdure,  
 Et dont l'agréable murmure  
 Se mêle à celui des oiseaux.  
 L'Homme sage éloigné d'une foule importune  
 N'y cherche que la vérité;  
 Dans une vertu peu commune  
 Il place sa félicité.  
 Sans mépriser, sans chercher la fortune,  
 Dans une douce oisiveté,  
 Il cueille sa poire ou sa prune,

Sur un arbre qu'il a planté.

Ici les monts bornent ma vüe :

Leurs abimes profonds inspirent la terreur ,

Et de leur fomet la hauteur

Semble dans les airs suspendüe ,

Et se perdre enfin dans la nüe.

Sur le penchant du Mont serpentent des ruisseaux ,

Qui défaltèrent les troupeaux ;

Et réunis en de petits canaux ,

Forment la source des Rivières ;

Qui tantôt de leurs bords franchissent les barrières ,

Quant les vents mutinés font écumer leurs eaux ;

Et tantôt tranquiles & fières ,

Coulent sous le poids des bateaux

Et portent dans la Mer le tribut de leurs flots.

C'est dans ce lieu chéri que dans un doux repos

A la vertu je rends hommage :

Je vois , depuis mon hermitage

Des fragiles mortels & les biens & les maux ,

Et je plains leur triste esclavage.

Je vois se succéder & le calme & l'orage ,

Et sans redouter le naufrage

Je trouve des plaisirs nouveaux

En changeant d'aspect & d'image.

Là, sont des Prés fleuris, des Vergers, des Hameaux;

Des Bergers sur leurs chalumeaux

Font ouïr un tendre langage :

Plus loin sont de jeunes ormeaux ,

Dont les verts & souples rameaux  
 Du *Léman* ornent le rivage ,  
 Et qui , façonnés en berceaux  
 Servent de retraite aux oiseaux.  
 Ici , quand la naissante Aurore  
 Invite le Soleil à reprendre son cours ,  
 J'espère que le Jour, qui comence d'éclore ,  
 Sera le plus beau de mes jours.  
 Ha ! des douceurs de l'espérance  
 Si l'home conoissoit le prix ,  
 Il n'auroit plus que du mépris  
 Pour cette courte & foible jouissance ,  
 Des biens dont son cœur est épris.  
 D'un repos desiré je goute l'avantage :  
 Ici , la vérité triomphe de l'erreur :  
 C'est dans ces lieux que l'home sage  
 Jouit d'un solide bonheur.

Dans le monde on n'en voit qu'une fausse apparence ;  
 Son éclat séducteur ne peut nous rendre heureux :  
 Les plaisirs , la grandeur , la beauté , l'opulence ,  
 Que la fortune nous dispense ,  
 Pour les foibles mortels , objets trop dangereux ,  
 Et de leurs vains travaux , frivole récompense ,  
 Come eux sont inconstans , & perissent come eux.



## E N I G M E.

**Q**UE mon sort est facheux , hélas ! ami Lecteur,  
 Souvent , en te servant , j'éprouve ta rigueur.  
 Je ne puis cependant t'acuser d'injustice :  
     Ce n'est qu'en me perçant le corps ,  
     Qu'on peut de moi tirer quelque service.  
 Aussi , sans murmurer , je cède à tes efforts.  
 Quoique je sois souvent asses brillante ,  
     Ma richesse n'est qu'apparente.  
     Enfin je ressemble au Gascon ,  
     Habit doré , ventre de son.

## A U T R E.

**J**E suis libre & sans moi l'on ne fait point de vers.  
 Je suis moindre qu'un rien , je conduis l'Univers.  
 De toute éternité j'existe sans paroître.  
 A ce langage obscur tu peux être surpris ;  
 Mais bientôt, cher Lecteur , tu pouras me conoître,  
 Si je t'aide moi même à chercher qui je suis.

LE PLAISIR est le Mot de l'Enigme du  
Mois passé.



## T A B L E.

<b>E</b> SSAI sur la Charité.	577
Histoire du Mariage de Melle. écrite par elle même à une Amie.	593
Aux Editeurs à l'ocasion de l'Essai sur l'Hi perbole.	599
Lettre de Madame à son Fils, sur son Edu- cation.	604
Fragmens Historiques XVI. Fragment.	617
Lettre écrite de Leipfig par une Genevoise, à une de ses Amies à Genève.	636
Extrait de La Vie & les Avantures de Jo- seph Thompson traduit de l'Anglois.	640
Les Saisons à M. T**. l'Été.	647
Extrait de l'Ecueil du Sage, Comédie nou- velle	653
Vers à M. R**. sur la Campagne.	682
Enigmes.	685